

LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL

DE JOHN MILLINGTON SYNGE

Traduction de Jean-Michel Déprats

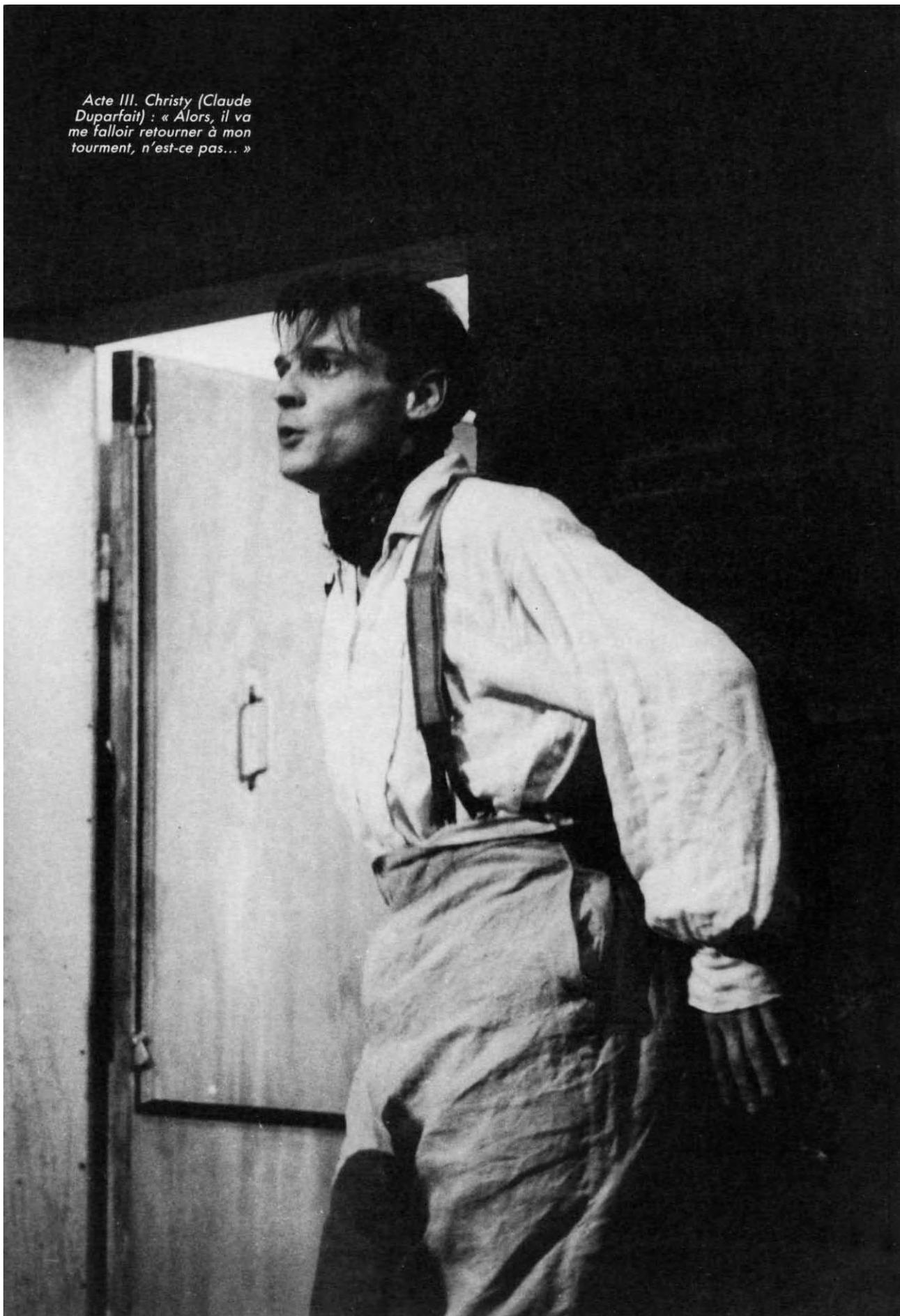
Mise en scène de Jacques Nichet



Actualité
Théâtrale

L'AVANT
SCÈNE
THÉÂTRE

Acte III. Christy (Claude
Duparfait) : « Alors, il va
me falloir retourner à mon
tourment, n'est-ce pas... »



□ Éditorial

Quand la décentralisation centralise...

VOICI quelques années, Jeanne Laurent¹ me déclarait ici même : « En 45, le pays était en ruines et la grande affaire était la reconstruction. Quand je parlais de décentralisation théâtrale on me regardait avec commisération et le ministère des Finances ne voulait rien savoir. Au moment où la France avait besoin de reconstituer son réseau routier, ses chemins de fer, le théâtre ça ne faisait pas sérieux. Moi, je pensais au contraire que le peuple avait autant besoin de théâtre et d'art que de ponts et de voies ferrées. Je pensais, aussi, que l'un comme l'autre ne devaient pas être le domaine exclusif et réservé de Paris, de la capitale. Tous les Français y avaient droit et les "tournées parisiennes" ne suffisaient pas. Mais la décentralisation, ça n'intéressait personne. Pas même les provinciaux. Et ceux qui suivaient l'activité théâtrale préféraient venir la suivre... à Paris. »².

Depuis cette époque héroïque et quasi préhistorique (en ce qui concerne la décentralisation théâtrale), Jeanne Laurent — qui avait la responsabilité du Théâtre au sous-secrétariat d'État aux Beaux-Arts — a réussi à faire accepter, par les pouvoirs publics, la création des Centres Dramatiques de Province devenus les Centres Dramatiques Nationaux. Lesquels font partie, dès lors, du paysage artistique français. Le premier constitué fut celui de la Comédie de l'Est, installé d'abord à Colmar puis, rapidement, à Strasbourg où il acquit, peu après, le statut de Théâtre National. L'un des derniers en date, est celui du Languedoc-Roussillon dirigé, depuis trois ans, par Jacques Nichet et qu'il a fixé à Montpellier sous le nom de **Théâtre des Treize Vents**.

A quarante-cinq ans de distance, la grande idée de Jeanne Laurent (pour ne pas dire sa grande illusion) semble s'être dévoyée. Certes, les Centres Nationaux existent et fonctionnent. Même si ce sont les départements qui paient cette décentralisation. L'État, lui, assure la création décentralisée. Ce qui n'est pas rien. Pourtant les centres, qui créent en province sont, pratiquement, tenus de venir présenter leurs productions à Paris... afin d'être reconnus dans tout le pays. Comme quoi le centralisme culturel a la vie dure. C'est ce qui nous vaut l'avantage, à nous autres Parisiens, de pouvoir apprécier, périodiquement, les réalisations de Jacques Nichet et du Théâtre des Treize Vents. Comme aujourd'hui, *Le Baladin du monde occidental*, de Synge, et comme hier, *Monstre Aimé*³, de Javier Tomeo, ce qui a permis au Syndicat de la Critique de lui attribuer le Prix Georges Lermier qui couronnait le meilleur spectacle créé en province au cours de la saison passée. Sans oublier *La Savetière prodigieuse*, de Lorca, présentée la saison précédente.

Ce qui nous donne, également, le privilège de juger les grandes réalisations concoctées par Marcel Maréchal à Marseille, Michel Dubois à Caen, Jean-Louis Martin-Barbaz à Béthune, Jacques Lassalle à Strasbourg... Et tant d'autres dont les tournées, comme les carrières de fonctionnaires chères à Giraudoux, finissent toutes à Paris ! Mais est-ce là ce qu'avait rêvé Jeanne Laurent en 1945 et ce qu'espérait Louis Jouvet lorsqu'il affirmait, en 1951 : « La décentralisation c'est l'avenir de notre théâtre ! » La question reste posée. ■

André Camp

1. Jeanne Laurent vient de mourir. Le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre est de perpétuer son travail.

2. N° 771.

3. N° 842

□ John Millington Synge

1871 : Naissance, le 16 avril, à Rathfarnham près de Dublin. Il est le cinquième enfant d'une famille anglo-irlandaise du Comté de Wicklow, de la classe des propriétaires terriens.

1872 : Mort de son père, l'avocat John Hatch Synge. Synge est élevé par sa mère dans un protestantisme austère. Mais la lecture de Darwin en 1885 ébranle sa foi. De santé délicate il fait des études désordonnées. Il manifeste du goût pour l'histoire naturelle, la musique : violon, contrepoint, et les langues : gaélique, hébreu, allemand, italien, français.

1893 : Diplômé de Trinity College, il part pour l'Allemagne dans l'intention de devenir musicien mais il abandonne ce projet et se rend à Paris pour suivre des cours en Sorbonne et s'essayer à la critique littéraire.

1896 : Voyage en Italie. Rencontre Yeats à Paris. Première d'une longue série de tentatives de mariage : Cherry Matheson refuse sa demande.

1897 : Opération à Dublin d'une tumeur au cou. Sa vie se partage entre l'Irlande où il retourne à la belle saison auprès de sa mère et Paris où il fréquente la communauté des patriotes irlandais réunis autour de Maud Gonne. Il s'intéresse aux théories socialistes et anarchistes mais aussi à la théosophie. Il suit des cours de gaélique, de breton, de phonétique et de littérature.

1898 : Première visite aux îles Aran. Il y fait chaque année un séjour jusqu'en 1901. Il tire de ses observations un recueil, *The Aran Islands* ; l'univers qu'il décrit préfigure celui de ses pièces. Rencontre avec Lady Gregory, fondatrice avec Yeats de l'**Irish Literary Theatre**. A Paris, il se familiarise avec le théâtre médiéval, Villon, Rabelais, Molière et les auteurs contemporains, particulièrement Maeterlinck, Pierre Loti, Anatole France.

1901 : Sa première pièce en deux actes, *When the moon has set (Quand la lune sera couchée)* est refusée par l'**Irish Literary Theatre**, et *The Aran Islands* par l'éditeur Grant Richards.

1902 : Il écrit deux nouvelles pièces, *Riders to the sea (A cheval vers la mer)*, *In the shadow of the glen (L'ombre de la ravine)* et des articles sur la littérature irlandaise, ses racines folkloriques et ses formes contemporaines.

1903 : Il rencontre James Joyce à Paris. Voyage dans le Kerry. *L'ombre de la ravine* est créée le 8 octobre à Dublin et suscite un violent débat au sein du mouvement national à cause de son « immoralité ».

Synge commence à écrire *The Well of the Saints (La Fontaine aux Saints)*. Il se réinstalle définitivement en Irlande.

1904 : *A Cheval vers la mer* est créé à Dublin le 25 février, puis repris à Londres avec *L'ombre de la ravine*. Synge finit *The Tinker's wedding (La Noce du rétameur)*.

Grâce à l'aide de Miss Horniman, une productrice de théâtre anglaise, ouverture le 27 décembre de l'**Abbey Theatre** à Dublin. La troupe d'acteurs amateurs des frères Fay s'y établit sous le nom d'**Irish National Theatre Society**.



John Millington Synge, en avril 1905, dessin de John Butler Yeats.

1905 : Création de *La Fontaine aux Saints* le 4 février à Dublin. Les pièces de Synge commencent à être traduites en allemand et en tchèque, et publiées en Irlande, en Angleterre, et aux États-Unis. Il devient, avec Yeats et Lady Gregory, directeur de l'**Irish National Theatre Society**.

Il enrichit sa connaissance du peuple irlandais en visitant les districts du Mayo et du Connemara, en compagnie du peintre Jack B. Yeats ; une série d'articles sur la vie dans ces régions est publiée par le Manchester Guardian.

1906 : Début d'un amour partagé entre Synge et une jeune actrice, Molly Allgood.

Il commence la rédaction de *The Playboy of the Western World (Le Baladin du monde occidental)*, et part en tournée avec l'Abbey Theatre à travers l'Irlande, l'Ecosse, et l'Angleterre.

1907 : *Le Baladin du monde occidental* est créé le 26 janvier à Dublin, dans une atmosphère d'émeute. Molly Allgood (Maire O'Neill à la scène) joue le rôle de Pegeen. Synge est opéré une nouvelle fois d'une tumeur au cou.

Il commence à écrire *Deirdre of the sorrows (Deirdre des douleurs)*, son unique drame à thème légendaire. *The Aran Islands* est enfin publié, avec des illustrations de Jack B. Yeats.

1908 : Synge fait des projets de mariage avec Molly Allgood. On lui découvre une tumeur inopérable. Il prépare l'édition de ses poèmes et tente désespérément de finir *Deirdre des douleurs*.

Sa mère meurt pendant qu'il voyage en Allemagne. **1909** : Mort de Synge le 24 mars à Dublin. ■

Le Baladin du Monde Occidental

de John Millington Synge

Traduction de Jean-Michel Déprats

Titre original : **The Playboy of the Western World**

Mise en scène de Jacques Nichet

assisté de Jean-Jacques Préau

avec

CHRISTOPHER MAHON	Claude Duparfait
PEGEEN MIKE	Aude Briant
LA VEUVE QUIN	Maïté Nahyr
SHAWN KEOGH	Guillaume de Tonquédec
LE VIEUX MAHON	Alain Macé
MICHAEL JAMES FLAHERTY	Jacques Echantillon
PHILLY CULLEN	Philippe du Janerand
JIMMY FARRELL	Robert Lucibello
SARA TANSEY	Chantal Joblon
SUSAN BRADY	Nathalie Duverne
HONOR BLAKE	Nathalie Decrette

Dramaturgie : **Joëlle Gras, Gérard Lieber**

Décor : **Alain Chambon**

Costumes : **Nathalie Prats**

Assistée de : **Christine Brottes**

Lumières : **Marie Nicolas**

Son : **Laurent Caillon, Bernard Vallery**

Cascadeur : **Lionel Vitrant**

Directeur technique : **Pierre Crousaud**

Régisseur général : **Olivier Fontaine**

Régisseur de scène : **Dyssia Loubatière, Pierre Luchet** (création). **Dyssia Loubatière** (tournée).

Régisseurs lumière : **Laurent Aubry** (création). **Pierre Malod** (tournée).

Régisseurs son : **Bernard Vallery** (création). **Sophie Buisson** (tournée)

Machinistes : **Franck Delville** (création). **Jean-Louis Laurent** (tournée).

Réalisation du décor : **Atelier du Théâtre des Treize Vents**

Chef d'Atelier : **François Guille des Buttes**

Constructeurs : **Henri Marquet, Jean-Louis Wisson, Jacky Baume**

Réalisation des costumes : **Atelier du Théâtre des Treize Vents**

Chef d'Atelier : **Miquette**

Couturières : **Isabelle Borrás, Lolette Gregogna, Christine Ronnat**

Habilleuse : **Pascale Hugonet**

Maquillages : **Suzanne Pisteur** (création). **Sandrine Finck**

Coiffure : **Fernando Mendes**

Latex : **Daniel Cendron**

Assistants stagiaires : **Britta Adam, Jérôme Hankins, Michèle Heydorff**

Création du Théâtre des Treize Vents

Centre Dramatique National Languedoc-Roussillon Montpellier

en coproduction avec le Théâtre de la Ville de Paris

Toutes les photos de la pièce sont de **Guy Delahaye**

© L'AVANT-SCÈNE - 1989.

*Nous vous rappelons que la représentation des pièces est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.
Si ce texte vous intéresse, contactez son éditeur (L'AVANT-SCÈNE).*



Carte de l'Irlande.
En pointillé, l'itinéraire de Christy.

PRÉFACE

En écrivant *Le Baladin du monde occidental*, comme dans mes autres pièces, je n'ai utilisé qu'un ou deux mots que je n'aie pas entendu dire aux paysans d'Irlande, ou dits moi-même dans ma chambre d'enfant avant de savoir lire les journaux. Un certain nombre d'expressions que j'emploie je les ai aussi entendu dire à des bergers et à des pêcheurs le long de la côte qui s'étend de Kerry à Mayo ou à des mendiantes et à des chanteurs de ballades plus près de Dublin ; et je suis content de reconnaître l'ampleur de ma dette envers l'imagination populaire de ces gens merveilleux. Quiconque a vécu dans l'intimité réelle des paysans irlandais saura que les locutions et les idées les plus folles de cette pièce sont à vrai dire fades, comparées aux extravagances que l'on peut entendre dans n'importe quelle petite chaumière des collines de Geesala, ou de Carraroe, ou de la Baie de Dingle. Tout art est une collaboration, et il n'y a guère de doute qu'aux âges heureux de la littérature, les expressions frappantes et belles étaient autant à portée de main du conteur ou du dramaturge que les riches manteaux et costumes de son époque. Il est probable que lorsque le dramaturge élisabéthain prenait son encrier de corne et se mettait à l'ouvrage, il utilisait de nombreuses expressions qu'il venait d'entendre dire, au cours du dîner, à sa mère ou à ses enfants. En Irlande, ceux d'entre nous qui connaissent le peuple ont le même privilège. Quand j'ai écrit *L'Ombre de la Ravine*, il y a quelques années, j'ai reçu beaucoup plus de secours que n'aurait pu m'en donner un savoir quel qu'il soit, d'une petite fente dans le plancher de la vieille maison du Wicklow où je séjournais, qui m'a permis d'entendre ce que disaient les servantes à la cuisine. Ce point, je pense, est important, car dans les pays où l'imagination du

peuple et la langue qu'il utilise sont riches et vivants, un écrivain peut disposer de mots riches et abondants, et en même temps présenter la réalité, qui est la racine de toute poésie, sous une forme complète et naturelle. Dans la littérature moderne des villes, toutefois, une telle richesse ne se trouve que dans des sonnets, ou des poèmes en prose, ou dans un ou deux livres très travaillés qui sont fort éloignés des intérêts profonds et communs de la vie. Il y a, d'un côté, Mallarmé et Huysmans qui produisent cette littérature ; et de l'autre, Ibsen et Zola qui traitent de la réalité de la vie avec des mots tristes et ternes. Sur la scène il faut la réalité, et il faut la joie ; et c'est pourquoi le drame intellectuel moderne a échoué, et le public a pris en dégoût la joie factice de la comédie musicale qu'on lui a donnée à la place de la joie opulente qui ne se trouve que dans ce que la réalité offre de superbe et de sauvage. Dans une bonne pièce chaque réplique devrait être aussi pleinement savoureuse qu'une noix ou une pomme, et ces répliques ne peuvent être écrites par quiconque travaille au milieu de gens qui ont fermé leurs lèvres à la poésie. En Irlande, pour quelques années encore, nous avons une imagination populaire qui est ardente, et somptueuse, et tendre ; de sorte que ceux d'entre nous qui souhaitent écrire commencent avec une chance qui n'est pas donnée aux écrivains qui vivent là où le printemps de la vie locale a été oublié, où la moisson n'est plus qu'un souvenir, et où la paille a été transformée en briques¹.

John Millington Synge
21 janvier 1907

1. Allusion biblique : *Exode*, V, 7.



Note sur le titre de la pièce

Quiconque prétend traduire *Something is rotten in the State of Denmark*, autrement que Gide, se fait vite rappeler à l'ordre. Qui veut changer le titre d'une pièce connue reçoit également une volée de bois vert. Qu'*Oedipe Roi* devienne *Oedipe Tyran* et l'adaptateur insolent qui croit qu'il relève de son éthique professionnelle de proposer un titre plus conforme au titre original se fait étriller par les faux doctes ou les critiques hâtifs peu soucieux de rigueur et d'exactitude mais prompts à fustiger ceux qui bousculent le conformisme intellectuel et se rendent coupables du crime de lèse-culture.

Aussi m'avancé-je sur la pointe des pieds pour suggérer que le titre du chef-d'œuvre de Synge, *Le Baladin du Monde Occidental* — probablement indissociable à jamais de l'œuvre et de son devenir en langue française — est rigoureusement inexact et pour proposer un autre titre *l'Enjôleur des Terres de l'Ouest*. Le titre habituel fut initialement choisi par Maurice Bourgeois, le premier traducteur de l'œuvre. Son charme désuet, « littéraire » dans le sillage giralducien, a le mérite de faire rêver, comme l'œuvre qu'il annonce et introduit, mais le flou de ses connotations le rend totalement imprécis. L'expression « le monde occidental » désigne quotidiennement dans la presse les pays capitalistes, les démocraties occidentales, par opposition aux pays du bloc soviétique. Elle n'évoque en rien ces terres arides et inhospitalières de l'extrême ouest de l'Irlande, ce pays pauvre et désolé

« *The Playboy* »,
dessin de Jack Butler Yeats.

de la province de Connaught qui est le lieu de l'action. Pareillement, le mot « baladin » qui s'emploie parfois au sens de « danseur de ballets », désigne le plus souvent un comédien ambulante, un saltimbanque. Gilbert Bécaud n'est pas loin. Si Christy est bien, entre autres, une figure emblématique de l'acteur, magicien du verbe et, suprême illusionniste et si le thème de l'errance n'est évidemment pas étranger à l'œuvre, ce vieux mot de « baladin » ne s'attache qu'à une connotation lointaine du mot *playboy*. Certes le mot *playboy* est d'une telle vibration polysémique et polyphonique tout au long de l'œuvre qu'aucun mot français ne peut recouvrir tous les sens, mais l'idée dominante est celle de séducteur et d'affabulateur. Dans un registre respectivement familier ou littéraire, Christy l'Enjôleur c'est le galéjeur du Midi ou le *romancero* espagnol, et il a pour cousins tous les hâbleurs, faussaires et mystificateurs pour qui la parole est l'instrument du leurre et de la séduction. Mais le sens étymologique est également présent et pour tout irlandophone, un *playboy* est d'abord un garçon qui joue. Comme l'écrit Maurice Bourgeois « le mot mi-humoristique et mi-poétique "playboy" fait partie de l'anglo-irlandais et traduit le gaélique "buachaill barra", littéralement : "garçon de jeu" (employé dans le sport du *hurling*, variété de jeu de hockey), expression toute chargée de sens qui désigne non seulement celui qui joue ou avec qui l'on joue, mais celui chez qui domine l'activité de jeu ». La traduction se complique du fait que le mot prend des sens différents au fil du texte. Lorsque le terme apparaît pour la première fois à l'acte II après l'arrivée inopinée du vieux Mahon il a clairement dans la bouche de la Veuve Quin le sens de « fanfaron », « vantard »¹. Mais à l'acte III, dans l'épisode des jeux, il a le sens de « champion sans rival », « sportif victorieux dans toutes les épreuves qu'il dispute ». Séducteur, vantard, champion, le *playboy* est aussi de toute évidence la figure du poète auquel il est comparé en maints endroits et dont le pouvoir de séduction par le verbe n'a d'égal que la solitude. Or il est exclu de traduire chaque fois par un mot différent, ne serait-ce que parce que la dernière réplique de la pièce — dite par Pegeen — reprend le titre initial.

On le voit, la traduction de ce titre est selon le mot d'un des personnages un *puzzle the world*, un casse-tête universel. Nous avons cherché, dressé des listes de mots, et après maintes recherches le mot « Enjoueur » m'a paru totaliser le plus de connotations possibles. Le néologisme risquant toutefois de créer une sensation d'incertitude à l'audition, nous avons décidé de choisir « l'Enjôleur des Terres de l'Ouest ». Le lecteur de cette petite note aura compris, je pense, qu'il s'agit moins de justifier un titre que de l'inviter à entrer dans le jeu en lui offrant toutes les données de l'équation. ■

Jean-Michel Déprats

1. Dans ses *York Notes*, Longman York Press, 1981, Mark Mortimer commente : « *Playboy* : *tricky, unreliable, boastful person* » (individu vantard et rusé auquel on ne peut se fier).

Le Baladin du Monde Occidental

ou

L'Enjôleur des Terres de l'Ouest¹

PERSONNAGES²

CHRISTOPHER MAHON, *Christy*
LE VIEUX MAHON, *son père, un squatter*
MICHAEL JAMES FLAHERTY (*appelé MICHAEL JAMES*), *patron de débit de boissons*
MARGARET FLAHERTY (*appelée PEGEEN MIKE*), *sa fille*
SHAWN KEOGH, *son cousin, un jeune fermier*
PHILLY CULLEN et JIMMY FARRELL, *petits fermiers*
LA VEUVE QUIN, *une femme d'environ trente ans*
SARA TANSEY, SUSAN BRADY, HONOR BLAKE, NELLY McLAUGHLIN, *villageoises*
UN CRIEUR PUBLIC
DES PAYSANS

L'action a lieu près d'un village, sur une côte sauvage du Comté de Mayo. Le premier acte se passe un soir d'automne, les deux autres le lendemain.

1. Voir la note du traducteur sur le titre de la pièce.

2. Le dernier manuscrit de Synge omet, de la liste des personnages, la Veuve Quin que les éditions successives placèrent à tort après Pegeen Mike et avant Shawn Keogh (ce sont en effet ces deux derniers personnages qui sont petits-cousins issus de germains, d'où la nécessité de la dispense permettant le mariage) ainsi que le nom de Nelly McLaughlin dont le rôle s'est réduit au fil des brouillons successifs de l'auteur.

Nous rétablissons les omissions suivant en cela l'édition anglaise de référence : J. M. Synge *Collected Works*, Volume II, edited by Alan Price, Londres, Oxford University Press, 1966.

Acte I

Débit de boissons de village ou « shebeen »¹, très rudimentaire et en désordre. Il y a une sorte de comptoir sur la droite avec des étagères, chargées de nombreuses bouteilles et de cruches, que l'on voit juste au-dessus. Barils vides près du comptoir. Au fond, un peu à gauche du comptoir, il y a une porte qui donne sur l'extérieur puis, plus à gauche, un banc à dossier avec des étagères au-dessus, chargées d'autres cruches, et une table sous une fenêtre. À gauche il y a une grande cheminée ouverte où brûle un feu de tourbe, et une petite porte qui donne dans une pièce intérieure. Pegeen, l'air farouche mais jolie fille, environ vingt ans, écrit à la table. Elle porte le costume traditionnel des paysannes.

1. Transcription de l'irlandais *sibin*, cabaret, débit de boissons où l'on vend clandestinement une eau-de-vie très alcoolisée distillée à partir de la pomme de terre (en irlandais *poteen*).

PEGEEN, *lentement, tandis qu'elle écrit*. Six mètres de tissu pour faire une robe jaune. Une paire de bottines à lacets avec des talons hauts et des œillets de cuivre. Un chapeau qui aille bien un jour de noces. Un peigne à dents fines. A expédier avec trois barils de bière brune par la charrette à paniers de Jimmy Farrell le soir de la foire qui vient à Mister Michael James Flaherty. Avec les meilleurs compliments de la saison. Margaret Flaherty.

SHAWN KEOGH, *un gros jeune homme blond, entre au moment où elle signe, regarde autour de lui, l'air gêné, quand il s'aperçoit qu'elle est seule. Où il est lui?*

PEGEEN, *sans le regarder*. Il arrive. *Elle met l'adresse*. A Mister Sheamus Mulroy, Négociant en Vins et Spiritueux, Castlebar.

SHAWN, *mal à l'aise*. Je ne l'ai pas vu sur la route.

PEGEEN *Comment l'aurais-tu vu (Elle lèche le timbre et le colle sur la lettre) avec la nuit noire depuis une demi-heure déjà ?*

SHAWN Je suis resté dehors un moment à me demander devrais-je passer mon chemin ou entrer te voir, Pegeen Mike (*Il s'approche du feu*) et je pouvais entendre les vaches respirer et soupirer dans le silence de l'air, et pas un pas qui bouge depuis cette barrière jusqu'au pont.

PEGEEN, *mettant la lettre dans l'enveloppe*. C'est là-haut au carrefour qu'il est, à la rencontre de Philly Cullen et d'un ou deux autres qui s'en vont avec lui à la veillée mortuaire de Kate Cassidy.

SHAWN, *la regardant l'air hagard*. Et il s'en va si loin dans la nuit noire ?

PEGEEN, *avec impatience*. Oui, sûr, et me laisse solitaire sur la nuque de la colline. *Elle se lève et pose l'enveloppe sur le vaisselier, puis remonte la pendule*. N'est-ce pas longues que sont les nuits à présent, Shawn Keogh, pour laisser une pauvre fille toute seule à compter les heures jusqu'à l'aube du jour ?

SHAWN, *avec un humour pataud*. Si elles le sont, quand nous serons mariés d'ici peu tu n'auras pas à te plaindre, car j'ai peu envie d'aller m'aventurer à des veillées ou à des noces dans la noirceur de la nuit.

PEGEEN, *avec une bonne humeur assez méprisante*. Tu as l'air rudement certain, Shaneen, que je vais t'épouser à présent.

SHAWN Est-ce que nous ne venons pas de conclure une bonne affaire, si bien que nous n'avons plus qu'à attendre maintenant la dispense du Père Reilly qui nous vient des évêques, ou de la Cour de Rome.

PEGEEN, *regardant d'un air taquin, en lavant la vaisselle sur le vaisselier*. C'est un prodige, Shaneen, que le Saint Père puisse faire attention à des pareils que toi ; car si j'étais lui je ne me tracasserais pas pour un coin comme ici où on ne rencontre que Linahan Le Roux, qui a un œil qui louche, et Patcheen, qui a un talon qui boîte, ou ces fous de Mulrannies chassés de Californie quand ils ont perdu la tête. Nous sommes une drôle de bande aujourd'hui pour aller déranger le Saint Père sur son siège sacré.

SHAWN, *scandalisé*. Mettons, mais nous ici on vaut bien ceux d'ailleurs, peut-être, et nous aujourd'hui on vaut bien ceux de toujours.

PEGEEN, *méprisante*. On les vaut bien, tu dis ? Où trouveras-tu à présent un Daneen Sullivan, qui a crevé l'œil d'un gendarme² ; ou un Marcus Quin, Dieu lui donne la paix, qui a attrapé six mois pour avoir estropié des brebis, lui, sans rival pour raconter des histoires de la Sainte Ir-

lande jusqu'à ce que les vieilles femmes répandent des larmes à leurs pieds. Où trouveras-tu des pareils qu'eux, je te dis ?

SHAWN, *craintivement*. Si tu n'en trouves pas, c'est pas un mal peut-être ; car (*En appuyant sur les mots*) le Père Reilly n'a guère envie de voir cette engeance-là traîner par ici et parler aux filles.

PEGEEN, *s'impatientant, vidant une bassine par la porte*. Cesse de me tourmenter avec le Père Reilly (*imitant sa voix*) quand je demande seulement comment je vais passer ces douze heures dans le noir, et ne pas attraper la mort de frayeur. *Regardant à la porte*.

SHAWN, *craintivement*. Si j'allais te chercher la Veuve Quin, peut-être ?

PEGEEN Quoi, cette espèce de tueuse ? Sûrement pas !

SHAWN, *allant vers elle, pour l'apaiser*. Alors je pense que le patron va rester avec toi quand il verra que tu t'en fais ; car ça va être une longue nuit bien noire, et je viens de flairer une espèce d'individu là-haut dans le fossé d'ajoncs, gémissant affreusement comme un chien enragé, si bien que c'est une bonne raison que tu as, peut-être, d'avoir peur à présent.

PEGEEN, *s'en prenant vivement à lui*. Qu'est-ce que c'est ? C'est un homme que tu as vu ?

SHAWN, *battant en retraite*. Je n'ai pas pu le voir mais je l'entendais gémir à se rompre le cœur. Aux mots qu'il disait ça devait être un jeune homme.

PEGEEN, *le suivant*. Et tu ne t'es pas approché pour voir s'il était blessé ou quel mal il avait ?

SHAWN Non, Pegeen Mike, c'était un lieu sombre, solitaire pour écouter un pareil que lui.

PEGEEN Eh bien, tu es un garçon intrépide, et s'ils retrouvent son cadavre étendu là-haut dans les rosées de l'aube, que diras-tu alors aux gendarmes, ou au juge de paix ?

SHAWN, *aterré*. Je n'ai pas pensé à cela. Pour l'amour de Dieu, Pegeen Mike, ne laisse pas voir que je parlais de lui. Ne dis rien à ton père et aux hommes qui arrivent là-haut ; car s'ils apprenaient cette histoire ils n'arrêteraient pas de jaser ce soir à la veillée.

PEGEEN Peut-être je leur dirai, et peut-être pas.

2. En irlandais *peeler*, du nom de Sir Robert Peel (1788-1854) qui institua le corps des agents de police dans la première moitié du XIX^e siècle.

SHAWN Ils arrivent à la porte. Veux-tu te taire, je te dis !

PEGEEN Tais-toi, toi-même.

Elle va derrière le comptoir.

Michael James, patron de débit de boissons, gros, jovial, entre, suivi de Philly Cullen qui est mince et méfiant, et de Jimmy Farrell, qui est gros et d'un tempérament amoureux, environ quarante-cinq ans.

LES HOMMES, ensemble. Dieu vous bénisse ! La bénédiction de Dieu sur cette maison !

PEGEEN Dieu vous bénisse de tout cœur.

MICHAEL, aux hommes qui se dirigent vers le comptoir. Allons, asseyez-vous à présent et reposez-vous. Il traverse la pièce pour aller rejoindre Shawn près du feu. Et comment est-ce que tu vas Shawn Keogh ? Tu viens avec nous par la plage à la veille de Kate Cassidy ?

SHAWN Ah non, Michael James. Je soupe au plus court pour rentrer chez moi dans mon lit.

PEGEEN, parlant de derrière le comptoir. Il a raison, après tout, et n'as-tu pas honte, Michael James, de t'éclipser toute la nuit en me laissant solitaire dans la boutique ?

MICHAEL, de bonne humeur. N'est-ce pas la même chose que je parte pour toute la nuit ou seulement une partie ? Et je pense que c'est une drôle de fille que tu es, si tu veux qu'au retour je repasse par les Rocs des Femmes Mortes, après avoir bu une goutte.

PEGEEN Si moi je suis une drôle de fille, c'est un drôle de père qui me laisserait solitaire ces douze heures noires à faire des tas de tourbe avec les chiens qui aboient, et les veaux qui meuglent, et mes dents à moi qui claquent de peur.

JIMMY, la flattant. Qu'est-ce qui pourrait te faire du mal à toi, une belle, une solide fille qui briserait la tête de deux hommes, n'importe lesquels dans le village ?

PEGEEN, se mettant dans tous ses états. Et n'y a-t-il pas les jeunes moissonneurs à la langue rouge de soif, et les dix rétameurs qui campent dans la ravine de l'est, et les mille soldats — maudits soient-ils — qui traînent dans le pays à ne rien faire. Sûr qu'il y en a des tas pour me faire du mal, et je ne veux pas rester seule ici, qu'il fasse ce qu'il veut, lui.

MICHAEL Si tu as si peur, que Shawn Keogh reste avec toi. C'est la volonté de Dieu, je pense, que lui veille sur toi à présent.

Ils se tournent tous du côté de Shawn.

SHAWN, horriblement embarrassé. Je le ferais volontiers, Michael James, mais j'ai peur du Père Reilly ; et puis qu'est-ce que le Saint Père et les Cardinaux de Rome diraient s'ils apprenaient que j'ai fait une chose pareille ?

MICHAEL, méprisant. Dieu te secoure ! Ne peux-tu t'asseoir près du feu avec la lumière allumée et elle à l'autre bout de la pièce ? Tu vas faire ça pour sûr, car j'ai entendu dire qu'il y a un drôle d'individu là-haut en train de devenir fou ou d'attraper la mort, peut-être, dans le creux du fossé. Aussi elle serait plus en sécurité cette nuit avec quelqu'un ici.

SHAWN, d'un ton de désespoir plaintif. J'ai peur du Père Reilly, je te dis. Ne va pas me tenter, nous qui sommes tout près de nous marier.

PHILLY, avec un mépris glacial. Enferme-le dans la pièce de l'ouest. Comme ça il restera et n'aura pas de péché à raconter au prêtre.

MICHAEL, à Shawn se mettant entre lui et la porte. Allez avance à présent.

SHAWN, criant de toutes ses forces. Ne me retiens pas, Michael James. Laisse-moi sortir par la porte, je te dis, pour l'amour de Dieu Tout-Puissant. Laisse-moi sortir. *Essayant de lui échapper.* Laisse-moi sortir d'ici et que Dieu t'accorde Son indulgence à l'heure de la nécessité.

MICHAEL, à voix haute. Arrête ton raffut, et va t'asseoir près du feu. *Il le pousse et se dirige vers le comptoir en riant.*

SHAWN, se retournant et se tordant les mains. Oh, Père Reilly, et tous les Saints de Dieu, où vais-je me cacher aujourd'hui ? Oh, Saint Joseph et Saint Patrick et Sainte Brigitte et Saint Jacques, ayez pitié de moi à présent ! *Shawn se retourne, voit que la porte est libre, et se précipite pour s'en aller.*

MICHAEL, l'attrapant par le pan de sa veste. Tu voudrais partir, n'est-ce pas ?

SHAWN, criant. Laisse-moi partir, Michael James, laisse-moi partir, toi, vieux païen, laisse-moi partir ou j'attire la malédiction des prêtres sur toi, et des évêques en habit écarlate de toutes les Cours de Rome.

D'un mouvement brusque il se dégage de sa veste et disparaît par la porte, abandonnant sa veste entre les mains de Michael.

MICHAEL, se retournant et tenant la veste en l'air. Eh bien, voilà la veste d'un chrétien. Oh, il y a une glorieuse sainteté aujourd'hui dans l'Ouest solitaire et par la volonté de Dieu je t'ai trouvé un homme comme il faut, Pegeen, que tu n'auras pas à espionner si tu as une vingtaine de filles, peut-être, en train de sarcler dans tes champs.



*Michael (Jacques Echantillon), Jimmy (Robert Lucibello), Philly (Philippe du Janerand), et Pegeen (Aude Briant).
Pegeen : « Si moi je suis une drôle de fille, c'est un drôle de père qui me laisserait solitaire ces douze heures noires... »*

Shawn (Guillaume de Tonquédec) : « Oh, Père Reilly, et tous les Saints de Dieu, où vais-je me cacher aujourd'hui ? »



PEGREEN, *prenant la défense de ce qui lui appartient.* Quel droit as-tu de te moquer d'un pauvre garçon qui s'inquiète du prêtre, quand c'est ta faute à toi, à ne pas vouloir payer un penny pour un serveur qui me tiendrait compagnie et me donnerait du cœur à l'ouvrage. *Elle lui arrache la veste et l'emporte derrière le comptoir.*

MICHAEL, *interloqué.* Où est-ce que je trouverais un serveur ? Tu voudrais que j'envoie le crieur public hurler dans les rues de Castlebar ?

SHAWN, *entrouvant la porte et passant la tête à l'intérieur, d'une voix faible.* Michael James !

MICHAEL, *l'imitant.* Qu'est-ce qui te prend ?

SHAWN Le drôle d'individu mourant là-bas regarde par-dessus le fossé. Il est monté, je pense, te voler tes poules. *Il regarde par-dessus son épaule.* Mon Dieu, au secours, il me suit à présent, *Il entre en courant dans la pièce.* et s'il a entendu ce que j'ai dit, il voudra prendre ma vie, et moi qui rentre solitaire à la maison dans la noirceur de la nuit.

Pendant un certain temps ils observent la porte avec curiosité. Quelqu'un tousse au dehors. Bientôt Christy Mahon, un jeune homme fluet, entre, très fatigué, éfrayé et sale.

CHRISTY, *d'une petite voix.* Dieu vous garde tous ici !

LES HOMMES Dieu vous garde de tout cœur !

CHRISTY, *se dirige vers le comptoir.* Sans vous déranger, j'aimerais bien un verre de brune, femme de la maison. *Il dépose une pièce sur le comptoir.*

PEGREEN, *le servant.* Vous êtes un des rétameurs, jeune homme, qui là-bas campent dans la ravine ?

CHRISTY Moi, non ; mais je suis démoli de marcher.

MICHAEL, *d'un ton protecteur.* Venez donc près du feu, vous avez l'air crevé de froid.

CHRISTY Dieu vous récompense. *Il prend son verre et va un peu à gauche puis s'arrête et regarde autour de lui.* C'est souvent que la police vient ici, maître de la maison ?

MICHAEL Si vous étiez venu à une heure meilleure, vous auriez vu : « Maison patentée pour la vente de Bière et de Spiritueux, à Consommer sur place » écrit en lettres blanches au-dessus de la porte. Et qu'est-ce que la police aurait besoin de m'espionner alors qu'il n'y a pas de débit de boissons digne de ce nom à moins

de quatre miles, si bien que tous les chrétiens du coin ont le droit de consommer³, à part seulement une veuve ?

CHRISTY, *soulagé.* C'est une maison sûre alors.

Il va se mettre au coin du feu, soupirant et gémissant. Puis il s'assied, posant son verre près de lui, et se met à grignoter un navet, trop malheureux pour sentir que les autres le fixent avec curiosité.

MICHAEL, *le suivant.* C'est vous qui avez peur de la police ? On vous recherche, peut-être ?

CHRISTY Il y en a beaucoup qu'on recherche.

MICHAEL Beaucoup, sûrement, avec la mauvaise moisson et les guerres finies. *Il ramasse des bas, etc., qui se trouvent près du feu et les emporte furtivement.* C'est sans doute un larcin, je pense ?

CHRISTY, *d'un ton lugubre.* J'avais dans l'esprit que c'était un autre mot, et un plus fort.

PEGREEN Voilà un drôle de garçon. On ne vous a jamais corrigé à l'école, jeune homme, que vous ne savez pas le nom de ce que vous avez fait ?

CHRISTY, *honteux.* Je suis lent à apprendre, un écolier médiocre tout au plus.

MICHAEL Même si vous êtes un cancre, vous devriez savoir qu'un larcin c'est quand on vole et qu'on chaparde. Est-ce pour une chose comme ça qu'on vous recherche ?

CHRISTY, *dans un élan d'orgueil familial.* Quoi, moi le fils d'un gros fermier (*Soudain pris de remords*), Dieu, paix à son âme, qui aurait pu acheter la totalité de votre vieille maison il n'y a pas si longtemps, rien qu'en vidant le fond d'une poche de son habit, sans même sentir le poids en moins.

MICHAEL, *impressionné.* Si ce n'est pas du vol, c'est peut-être quelque chose d'important.

CHRISTY, *flatté.* Oui, c'est peut-être quelque chose d'important.

JIMMY Il a l'air mauvais le jeune homme. Peut-être qu'il a suivi une jeune femme dans une nuit solitaire.

CHRISTY, *choqué.* Ah, aux saints ne plaise, monsieur, j'ai toujours été un garçon correct.

PHILLY, *s'en prenant à Jimmy.* Tu es un homme stupide, Jimmy Farrell. Il vient de dire que son père était fermier il n'y a pas si longtemps et que le voilà à présent dans la misère ; peut-être

3. Je transpose l'expression *bona fide customers* (littéralement « clients de bonne foi ») qui désigne les voyageurs déclarant « de bonne foi » avoir fait à pied la longueur de chemin qui les autorise à consommer dans les débits de boisson quand ceux-ci sont légalement fermés.

qu'on lui a saisi sa terre et qu'il a fait ce que ferait tout homme qui se respecte.

MICHAEL, à *Christy*, d'un air mystérieux. C'étaient des intendants ?

CHRISTY Du diable si c'en était.

MICHAEL Des gérants ?

CHRISTY Du diable si c'en était.

MICHAEL Des propriétaires ?

CHRISTY, avec humeur. Mais pas du tout, je vous dis. Des histoires pareilles on peut en voir dans n'importe quel petit journal d'une ville du Munster. Mais moi, il ne me vient à l'esprit personne, humble ou noble, juge ou juré, qui ait fait pareil que moi.

Ils se rapprochent tous de lui avec une expression de curiosité ravie.

PHILLY Eh bien, ce gars-là c'est un mystère du monde.

JIMMY Il enfoncerait le cirque Dan Davies, ou les saints missionnaires qui font des sermons sur la bassesse de l'homme. Sonde-le encore, Philly.

PHILLY Avez-vous frappé des guinées d'or avec du plomb, jeune homme, ou même des pièces d'un shilling ?

CHRISTY Non, monsieur. Ni six pence, ni un quart de penny.

PHILLY Vous avez épousé trois femmes, peut-être ? On m'a dit qu'il y en a une poignée qui ont fait cela parmi les saints Luthers qui prêchent dans le Nord⁴.

CHRISTY, timidement. Je n'en ai jamais épousé une seule, encore moins deux ou trois.

PHILLY Peut-être il est allé se battre pour les Boers, pareil à ce bonhomme là-bas, qui a été condamné à être pendu, écartelé, étripé. Avez-vous été dans l'Est, jeune homme, à livrer des guerres sanglantes pour Kruger et l'indépendance des Boers ?

CHRISTY Je n'ai jamais quitté ma paroisse jusqu'à il y a mardi huit jours.

PEGEEN, venant du comptoir. Il n'a rien fait alors. A *Christy*. Si vous n'avez pas commis de meurtre ni quelque chose de mauvais ou d'horrible : ni fausse monnaie, ni vol, ou carnage ou quelque chose de pareil il n'y a rien qui vaille la peine de vous torturer à courir comme ça. Vous n'avez rien fait du tout.

4. Les prédicateurs de Belfast et de l'Ulster presbytérien.

CHRISTY, piqué au vif. C'est cruel de dire cela à un pauvre orphelin en voyage qui a la prison derrière lui, la potence devant, et le gouffre de l'Enfer béant dessous.

PEGEEN, faisant signe aux hommes de se taire. C'est vous qui le dites. Vous n'avez rien fait du tout. Un doux garçon comme vous ne trancherait pas la gorge à une truie qui hurle.

CHRISTY, fâché. Vous ne dites pas la vérité.

PEGEEN, faisant mine de se mettre en colère. Pas la vérité, moi ? Vous voulez que je vous brise la tête de mon manche à balai ?

CHRISTY, se retournant vivement vers elle en poussant des cris perçants de terreur. Ne me frappez pas ! J'ai tué mon pauvre père, il y a mardi huit jours, en faisant une chose pareille.

PEGEEN, totalement abasourdie. Quoi, tué votre père ?

CHRISTY, plus calme. Avec le secours de Dieu je l'ai fait, pour sûr, et que la Sainte Mère Immaculée intercède pour son âme.

PHILLY, reculant avec Jimmy. Voilà un garçon intrépide.

JIMMY Oh, Dieu de Dieu !

MICHAEL, avec beaucoup de respect. C'est un crime à vous faire pendre, mon doux ami. Vous avez dû avoir une bonne raison pour faire une chose pareille.

CHRISTY, très raisonnable. C'était un sale type, Dieu lui pardonne, et il devenait vieux et hargneux, si bien que je ne pouvais plus le supporter du tout.

PEGEEN Et vous l'avez abattu d'un coup de fusil ?

CHRISTY, faisant non de la tête. Je n'ai jamais utilisé d'armes. Je n'ai pas de permis, et je suis un homme qui craint la loi.

MICHAEL C'était avec un couteau à cran d'arrêt peut-être ? On m'a dit que, dans le vaste monde, c'est des couteaux sanglants qu'on utilise.

CHRISTY, fort scandalisé. Vous me prenez pour un garçon boucher ?

PEGEEN Vous ne l'avez pas pendu, comme Jimmy Farrell qui a pendu son chien pour échapper à la taxe, et qui l'a fait crier et se tortiller trois heures durant au bout d'une corde, lui, jurant que c'était un chien mort, et les gardarmes jurant qu'il était bien en vie.

CHRISTY Alors ça non. J'ai juste levé la bêche

et laissé retomber le tranchant sur le sommet de son crâne, et il s'est étalé à mes pieds comme un sac vide, sans laisser échapper un seul grognement ou un gémissement.

MICHAEL, *faisant signe à Pegeen de remplir le verre de Christy*. Et comment se fait-il que vous n'avez pas été pendu, monsieur ? Vous l'avez enterré après ?

CHRISTY, *réfléchissant*. Oui, je l'ai enterré après. N'étais-je pas en train d'arracher des patates dans le champ ?

MICHAEL Et les gendarmes ne vous ont pas poursuivi depuis onze jours que vous êtes en fuite ?

CHRISTY, *faisant non de la tête*. Pas un seul, et moi je marchais devant, bravant chien, cochon ou démon, sur la grand'route du chemin.

PHILLY, *d'un signe de tête avisé et approbateur*. C'est seulement avec une vulgaire espèce d'assassin à la petite semaine qu'ils risqueraient leur carcasse, et cet homme doit être une grande terreur quand on lui chauffe les sangs.

MICHAEL A coup sûr. *A Christy*. Et où, mon doux ami, avez-vous commis l'acte ?

CHRISTY, *le regardant d'un air soupçonneux*. Oh, loin d'ici, maître de la maison, un coin venteux de hautes et lointaines collines.

PHILLY, *d'un signe de tête approbateur*. C'est un homme discret, et il a raison, c'est sûr.

PEGEEN Voilà sans doute un garçon avec la sagesse de Salomon à prendre comme serveur, Michael James, si c'est la vérité que tu en cherches un vraiment.

PHILLY Les gendarmes ont peur de lui, et si tu avais ce gars-là dans la maison, il n'y en a pas un qui viendrait renifler dans les parages, même si tu as les chiens qui lappent de la gnôle dans la fosse à purin de la cour.

JIMMY La bravoure est un trésor dans un lieu solitaire, et un garçon capable de tuer son père, je pense, affronterait le plus fourbe des diables avec une fourche sur les dalles de l'Enfer.

PEGEEN C'est la vérité qu'ils disent, et si j'avais ce gars-là dans la maison, je n'aurais plus peur des égorgeurs en kaki lâchés dans la campagne, ou des morts qui marchent.

CHRISTY, *exultant de surprise et de joie*. Eh bien, Dieu de Dieu !

MICHAEL, *avec déférence*. Que diriez-vous de rester ici comme serveur, mon doux ami, si on vous

donnait un bon salaire, sans vous démolir sous le poids du travail ?

SHAWN, *s'avançant mal à l'aise*. Ce serait une drôle d'engeance à faire entrer dans une maison honnête et paisible auprès d'une Pegeen Mike.

PEGEEN, *très sèchement*. Veux-tu te taire ? Qui te parle ?

SHAWN, *reculant*. Un meurtrier aux mains sanglantes pareil à...

PEGEEN, *cassante*. Tais-toi, je te dis : on ne tolèrera pas de niaiseries venant d'un pareil que toi. *A Christy, d'une voix douceuse*. Et vous, jeune homme, vous devriez rester, je pense, car nous ferions absolument tout notre possible pour combler vos désirs.

CHRISTY, *dépassé par la surprise*. Et je serais ici à l'abri de la loi et de ses poursuites ?

MICHAEL Vous le seriez pour sûr. Même s'ils n'ont pas peur de vous les gendarmes dans le coin, c'est de pauvres gars honnêtes et assoiffés qui ne toucheraient pas à un roquet sans avertir en pleine nuit.

PEGEEN, *très gentille et persuasive*. Restez toujours quelque temps. N'êtes-vous pas démolé de marcher avec vos pieds en sang et pleins d'ampoules, et toute votre peau qui a besoin d'être lavée comme un mouton du Wicklow ?

CHRISTY, *regardant autour de lui avec satisfaction*. C'est agréable ici, et si vous n'êtes pas en train de m'embobiner, je pense que je vais sûrement rester.

JIMMY, *se lève d'un bond*. A présent, par la grâce de Dieu, elle, elle sera en sécurité cette nuit, avec un homme qui a tué son père, pour tenir le danger loin de sa porte, et viens-t'en donc, Michael James, sinon ils auront bu le meilleur à la veillée.

MICHAEL, *se dirigeant vers la porte avec les hommes*. Et en vous demandant pardon, monsieur, de quel nom vous appeler, car nous aimerions le savoir ?

CHRISTY Christopher Mahon.

MICHAEL Alors Dieu vous bénisse, Christy, et bon repos jusqu'au revoir quand le soleil s'élèvera vers le midi du jour.

CHRISTY Dieu vous bénisse tous.

LES HOMMES Dieu vous bénisse.

Ils sortent tous, sauf Shawn, qui s'attarde à la porte.

SHAWN, *à Pegeen*. Ne veux-tu pas que je te tienne compagnie pour empêcher qu'on te fasse du mal ?

PEGEEN, *d'un ton bourru*. N'as-tu pas dit que tu avais peur du Père Reilly ?

SHAWN Il n'y aurait plus de mal à rester, je pense, à présent qu'il est là lui aussi.

PEGEEN Tu n'as pas voulu rester quand on avait besoin de toi, détale en souplesse, maintenant qu'on n'en a plus besoin.

SHAWN N'ai-je pas dit que c'était le Père Reilly...

PEGEEN Alors vas-y auprès du Père Reilly (*d'un ton railleur*), et qu'il te fasse rentrer dans les saintes confréries, et laisse-moi ce garçon.

SHAWN Si je rencontre la Veuve Quin...

PEGEEN Va-t'en, je te dis, et ne réveille pas tout le village avec ton raffut. *Elle le pousse dehors et verrouille la porte*. Ce gars-là épuiserait le sang-froid des saints de la patience. *Elle s'active pour enlever son tablier et l'épingle à la fenêtre en guise de rideau*. Christy l'observe tranquillement. *Elle vient vers lui et lui parle avec douceur et bonne humeur*. A présent, allez vous étendre près du feu, jeune homme, vous devez être démoli du voyage.

CHRISTY, *encore timide, enlevant ses bottes*. Je suis fatigué, c'est sûr, de marcher comme un forcené onze jours, et de me réveiller dans la peur la nuit. *Il lève un pied, tâte ses ampoules et les regarde avec compassion*.

PEGEEN, *debout près de lui, l'observant avec ravissement*. Vous devez avoir eu de grands personnages dans votre famille, je pense, avec les petits pieds menus que vous avez, et avec votre espèce de nom distingué pareil à ceux qu'on trouve chez les tout-puissants et les potentats de France et d'Espagne.

CHRISTY, *avec fierté*. Nous étions des grands, pour sûr, avec de vastes et venteux arpents de riche terre de Munster.

PEGEEN Ne vous le disais-je pas, vous un beau jeune homme distingué au front noble ?

CHRISTY, *dans un transport de surprise ravie*. Moi ?

PEGEEN Oui. Vous ne l'avez jamais entendu dire aux jeunes filles d'où vous venez dans l'Ouest ou dans le Sud ?

CHRISTY, *avec fierté*. Eh bien, non. Ah, ce sont de sacrés menteurs dans la paroisse de malheur où j'ai grandi.

PEGEEN Même si ce sont des menteurs, on a dû vous le dire ces derniers jours, je pense, depuis que vous parcourez le monde en racontant votre histoire aux jeunes filles ou aux vieilles.

CHRISTY Je n'ai raconté mon histoire nulle

part avant cette nuit, Pegeen Mike, et c'est bien bête que j'ai été peut-être, de parler librement, mais vous êtes des gens honnêtes, je pense, et vous-même une femme généreuse, si bien que je n'avais pas du tout peur de vous.

PEGEEN, *remplissant un sac de paille*. Vous avez dit pareil, peut-être, dans toutes les cabanes et les chaumières où vous avez rencontré une jeune fille sur votre chemin.

CHRISTY, *allant vers elle et élevant peu à peu la voix*. Je ne l'ai dit nulle part avant cette nuit, je vous assure ; car je n'ai pas vu votre pareille depuis ces onze longs jours que je parcours le monde, regardant par-dessus la crête d'un petit ou d'un grand fossé, à mon nord ou à mon sud, vers des champs pierreux ça et là, ou des langues de tourbières, où l'on peut voir des jeunes filles souples, et de belles femmes sémillantes qui rient avec les hommes.

PEGEEN Si vous n'étiez pas démoli du voyage, vous auriez autant de verve et de bagout, je pense, qu'Owen Roe O'Sullivan⁵ ou les poètes de la Baie de Dingle ; j'ai toujours entendu dire que les poètes sont pareils à vous : de beaux garçons fougueux avec de terribles fureurs quand on leur chauffe les sangs.

CHRISTY, *s'approchant un peu plus d'elle*. Vous avez quantité de bagues, Dieu vous bénisse, et y aurait-il offense si je vous demandais : êtes-vous encore jeune fille ?

PEGEEN Qu'aurais-je besoin de me marier si jeune ?

CHRISTY, *soulagé*. Nous sommes pareils, alors.

PEGEEN, *met le sac sur le banc et tape dessus*. Moi, je n'ai jamais tué mon père. J'aurais peur de faire ça, sauf si j'étais pareille que vous avec des fureurs aveugles me déchirant l'intérieur, car je pense que vous devez avoir eu une terrible empoignade quand la fin est venue.

CHRISTY, *s'abandonnant tout entier au plaisir de la première conversation intime qu'il ait jamais eue avec une femme*. Non. C'était une femme coriace qui était venue par la colline ; et s'il était toujours du genre hargneux, quand il y avait une femme coriace qui l'excitait, ni le diable en personne ni ses quatre compères n'auraient pu le supporter.

PEGEEN, *avec curiosité*. Et n'est-ce pas un grand prodige que celle-là n'ait pas eu peur de vous ?

CHRISTY, *tout à fait confidentiellement*. Jusqu'au jour où j'ai tué mon père, il n'y avait personne

5. Poète jacobite de Munster, mort en 1784, originaire du Comté de Kerry.

en Irlande qui savait de quelle trempe j'étais, moi qui buvais, m'éveillais, mangeais, dormais, pauvre garçon simple et tranquille, à qui nul ne prêtait attention.

PEGEEN, *tirant une courte-pointe de l'armoire et la mettant sur le sac. C'étaient les filles qui vous prêtaient attention, peut-être, et je pense que c'était pas le désir qui vous manquait de vous amuser avec leurs pareilles.*

CHRISTY, *faisant non de la tête avec simplicité. Non, pas les filles et je ne veux pas vous dire de mensonge. Il n'y avait personne qui faisait attention à moi, là-bas, à part seulement les muets animaux des champs. Il s'assied près du feu.*

PEGEEN, *décue. Et moi qui pensais que vous aviez dû vivre comme un roi de Norvège ou du monde oriental. Elle vient s'asseoir près de lui après avoir posé du pain et un pot de lait sur la table.*

CHRISTY, *avec un rire pitoyable. Comme un roi, dites-vous ? Et moi qui ne cessais de trimer, transpirer, creuser, me remuer, de l'aurore au crépuscule, sans jamais un peu de joie ou de détente, à part seulement quand j'étais dehors dans la nuit noire braconnant le lapin sur les collines, car je braconnais en diable, Dieu me pardonne (très naïvement) et j'ai failli attraper six mois pour m'en être allé avec une fourche à fumier embrocher un poisson.*

PEGEEN Et c'est ce que vous appelez de la détente, cela, d'être dehors dans le noir, seul avec vous-même ?

CHRISTY Oui, Dieu me secoure, et là, j'étais aussi heureux que le soleil de la Saint-Martin à regarder la lumière passer au nord ou les nappes de brume, jusqu'à ce que j'entende un lapin se mettant à glapir, et alors je courais dans les ajoncs. Et puis quand je m'en étais donné à cœur joie, je descendais à pied là où l'on voit les canards et les oies étendus endormis sur la grand'route du chemin et, avant d'avoir passé le tas de fumier, je l'entendais ronfler — un ronflement sonore, solitaire qu'il avait tout le temps quand il dormait ; un homme qui était tout le temps furieux quand il se réveillait, comme un officier dans son uniforme flamboyant qu'on entendrait maudire et damner et lancer des jurons.

PEGEEN Providence et Miséricorde, ayez pitié de nous tous !

CHRISTY C'est ce que vous auriez dit sûrement, si vous l'aviez vu quand il venait de boire pendant des semaines, se levant dans l'aube rouge, ou avant peut-être, et s'en allant dans la cour nu comme un frêne sous la lune de Mai, et jetant des mottes de terre à la face des étoiles

au point de flanquer une frayeur mortelle aux gorettes et aux truies qui hurlaient.

PEGEEN J'aurais presque peur moi de ce gars-là, je pense. Et il n'y avait personne d'autre, là-bas, que vous deux seuls ?

CHRISTY Diablement personne, encore qu'il avait des fils et des filles errant par tous les grands états et territoires du monde, et pas un seul jusqu'à ce jour, qui n'aurait manqué de dire ses sept malédictions contre lui, en se réveillant pour tousser ou éternuer, peut-être, dans la torpeur de la nuit.

PEGEEN, *hochant la tête. Eh bien, vous deviez être une drôle de bande. Je n'ai jamais maudit mon père de pareille manière, bien que j'aie vingt ans et plus.*

CHRISTY Mais vous auriez maudit le mien, je vous assure, un homme qui ne laissait jamais personne en paix sauf quand il avait écopé deux ou trois mois, ou qu'on le bouclait à l'asile pour avoir rossé des gendarmes ou agressé des gens (*accablé*) si bien que c'était là une vie saumâtre qu'il me menait jusqu'à ce qu'un mardi je me précipite et lui partage le crâne en deux.

PEGEEN, *mettant la main sur son épaule. Eh bien, vous allez trouver la paix ici, Christy Mahon, et personne pour vous déranger, et il est grand temps qu'un beau garçon comme vous ait sa juste part des joies de cette terre.*

CHRISTY Il est temps sûrement, moi un garçon de belle allure avec en moi une grande force et la bravoure de...

On frappe à la porte.

Se cramponnant à Pegreen. Oh, Dieu ! Il est bien tard pour frapper, et ça fait un moment que j'ai la terreur des gendarmes et des morts qui marchent.

On frappe encore.

PEGEEN Qui est là ?

UNE VOIX Moi.

PEGEEN Qui moi ?

LA VOIX La Veuve Quin.

PEGEEN, *se levant et lui donnant le pain et le lait. Continuez votre souper, et faites semblant d'avoir sommeil car si elle s'apercevait que vous êtes si éloquent, elle déroulerait sa parlotte jusqu'à l'aube du jour.*

Il prend le pain et s'assied timidement le dos à la porte.

Ouvrant la porte avec humeur. Qu'est-ce qui te prend ou qu'est-ce que tu veux, à cette heure-ci de la nuit ?

LA VEUVE QUIN, *faisant un pas à l'intérieur et dévorant Christy des yeux.* Je viens de rencontrer Shawn Keogh et le Père Reilly là-bas, qui m'ont parlé de ton phénomène, et ils craignent qu'en ce moment, peut-être, tu l'aies sur les bras, hurlant, remuant, pris de boisson.

PEGEEN Regarde voir s'il hurle, le voilà étendu engourdi par son souper et son bol de lait. Redescends et dis ça au Père Reilly et à Shaneen Keogh.

LA VEUVE QUIN, *s'avançant.* Je ne les reverrai pas, car ils m'ont dit d'emmener ce garçon loger chez moi.

PEGEEN, *déroutée, stupéfaite.* Quoi, cette nuit ?

LA VEUVE QUIN, *traversant.* Cette nuit. « Ce n'est pas convenable, dit le petit prêtre, qu'un type pareil loge chez une jeune fille orpheline. » A Christy. Dieu vous garde, monsieur !

CHRISTY, *timidement.* Dieu vous garde de tout cœur.

LA VEUVE QUIN, *le regardant avec une curiosité à demi amusée.* Eh bien, ne voilà-t-il pas que vous êtes un petit garçon souriant ? Il a dû falloir d'amers et terribles tourments pour vous échauffer l'esprit jusqu'à cet acte de sang.

CHRISTY, *vaguement.* Oui, peut-être.

LA VEUVE QUIN C'est plus que « peut-être » je vous dis, et ça m'attendrit le cœur de vous voir assis si simple avec votre tasse et votre gâteau, et plus fait pour réciter votre catéchisme que pour occire votre papa.

PEGEEN, *au comptoir, lavant les verres.* Voilà bien du verbiage quand tout le monde peut voir qu'il est fait pour marcher la tête haute parmi les merveilles du monde. Va-t'en d'ici, je ne veux pas qu'on le tourmente, lui qui est démolé d'avoir voyagé depuis mardi huit jours.

LA VEUVE QUIN, *calmement.* On va partir, c'est sûr, quand il aura fini de souper, et vous verrez que nous nous entendrons bien, jeune homme, c'est des pareils que vous et moi que les poètes à quatre sous chantent aux Foires du mois d'Août.

CHRISTY, *d'un air d'innocence.* Vous avez tué votre père ?

PEGEEN, *avec mépris.* Pas elle. Son homme, elle l'a frappé avec une vieille pioche, et le poison de la rouille lui a corrodé le sang si bien qu'il ne s'en est jamais remis, et qu'il est mort après. Ce fut une sournoise espèce de meurtre qui lui valut peu de gloire même auprès des garçons. *Elle traverse la scène et va se mettre à la gauche de Christy.*

LA VEUVE QUIN, *Avec bonne humeur.* Quand même, tout le monde sait peut-être qu'une femme veuve qui a enterré ses enfants et démolé son mari est une compagne plus avertie pour un jeune gars qu'une fille comme toi, qui se jetterait ventre à terre après le premier homme à lui faire de l'œil sur la route.

PEGEEN, *se mettant dans une fureur terrible.* Et c'est toi qui dis ça, Veuve Quin, toi haletante de ta frénésie à courir la colline là-bas pour venir voir la tête qu'il a !

LA VEUVE QUIN, *d'un rire de dérision.* Moi, vraiment ? Eh bien, le Père Reilly a du flair de vous séparer à présent. *Elle met Christy debout.* C'est une grande tentation, un homme qui a occis son papa, et on ferait mieux de s'en aller, jeune homme ; aussi levez-vous et venez avec moi.

PEGEEN Il ne bougera pas. Il est serveur dans cette maison, et je ne veux pas qu'on le vole et qu'on le kidnappe quand le patron est dehors.

LA VEUVE QUIN Ce serait de la folie pour un serveur de loger dans la boutique où il travaille le jour, aussi vous devriez venir, jeune homme, voir ma petite maisonnette, à une perche d'ici sur la colline en montant.

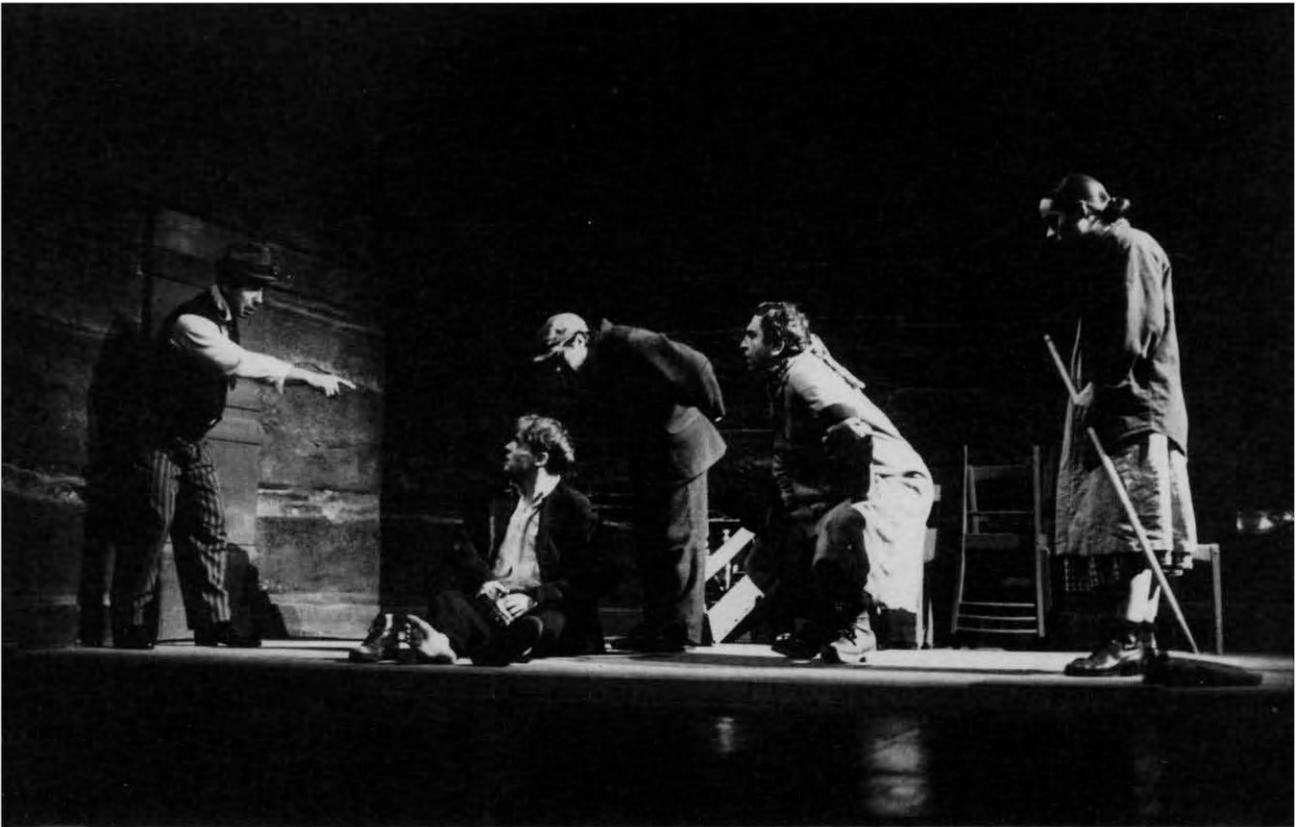
PEGEEN Attendez jusqu'au matin, Christy Mahon. Attendez de poser les yeux sur son toit de chaume qui prend l'eau, où il pousse plus d'herbe pour son bouc que sur son carré de terrain, elle sans même un vagabond pour garder sa maison en ordre.

LA VEUVE QUIN Quand vous me verrez trafiquer dans mes petits jardins, Christy Mahon, vous jurerez que le Seigneur Dieu m'a créée pour vivre seule, et qu'il n'y a pas mon égale dans tout le Comté de Mayo pour couper le chaume, faucher l'herbe, ou tondre un mouton.

PEGEEN, *avec un dédain bruyant.* C'est vrai que le Seigneur Dieu t'a créée pour trafiquer, ça oui. Le monde ne sait-il pas que tu as nourri un bélier noir à la mamelle, si bien que Le Seigneur Évêque de Connaught y a reconnu les éléments d'un chrétien, quand il l'a mangé en ragoût de rognons. Le monde ne sait-il pas qu'on t'a vue raser la barbe rousse d'un loup de mer français pour une pièce de trois pennies et une feuille de tabac vert à tordre le foie d'un bouc des montagnes qu'on voit bondir sur les collines.

LA VEUVE QUIN, *amusée.* Vous l'entendez à présent jeune homme ? Vous entendez comme elle va vous rabrouer d'ici une semaine ?

PEGEEN, *à Christy.* Ne l'écoutez pas. Dites-lui de rentrer dans sa porcherie et de ne pas nous harceler ici.



Jimmy (Robert Lucibello) : « ... et un garçon capable de tuer son père, je pense, affronterait le plus fourbe des diables... »

Pegeen (Aude Briant) et la Veuve Quin (Maïté Nahyr). Pegeen à Christy (off) : « Attendez de poser les yeux sur son toit de chaume qui prend l'eau... »



LA VEUVE QUIN Je pars ; mais il va venir avec moi.

PEGEEN, *le secouant*. Vous êtes muet, jeune homme ?

CHRISTY, *craintivement, à la Veuve Quin*. Dieu vous fasse profiter, mais je suis serveur dans cette maison, et c'est ici que j'aime mieux rester.

PEGEEN, *trionphante*. A présent, tu l'as entendu, alors va-t'en d'ici.

LA VEUVE QUIN, *regardant autour d'elle dans la pièce*. C'est une heure solitaire pour franchir la colline, et s'il refuse de venir avec moi, je devrais peut-être rester cette nuit avec vous autres. Laisse-moi m'étendre sur le banc, Pegeen Mike ; et lui peut coucher près du feu.

PEGEEN, *cassante et farouche*. Ma foi, c'est non ! Décampe ou maintenant je te mets dehors.

LA VEUVE QUIN, *rajustant son châle*. Eh bien, c'est une terreur cet âge de vingt ans. A Christy. Dieu vous bénisse à présent, jeune homme, et prenez garde, ou c'est un vrai tourment qui vous attend ici si vous vous lancez dans une romance avec une fille pareille ; elle n'attend plus, ils m'ont chargé de vous le dire, qu'un parchemin en peau de mouton pour épouser Shawn Keogh de Killakeen.

CHRISTY, *allant vers Pegeen tandis qu'elle met le verrou à la porte*. Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

PEGEEN Mensonges et fariboles, inutile d'y faire attention. Eh bien, ce Shawn Keogh n'est-il pas impudent de me faire espionner ? Attendez que je mette la main dessus. Il ne perd rien pour attendre, je vous le dis.

CHRISTY Alors vous ne l'épousez pas du tout ?

PEGEEN Je ne l'épouserais pas, même si un évêque venait à pied pour nous unir ici.

CHRISTY Que Dieu dans sa gloire en soit remercié.

PEGEEN Voilà votre lit à présent. Je vous ai mis une courtpointe que j'ai tricotée il y a peu de mes propres mains, et vous devriez vous étendre à présent pour dormir, et puisse Dieu vous donner un bon repos jusqu'à ce que je vous appelle au matin quand les coqs chanteront.

CHRISTY, *tandis qu'elle se dirige dans la pièce intérieure*. Que Dieu et Marie et Saint Patrick vous bénissent et vous récompensent de vos bonnes paroles. Elle ferme la porte derrière elle. Il fait lentement son lit ; tâtant la courtpointe avec une immense satisfaction. Eh bien, j'ai un lit propre et moelleux avec ça et voilà bien de la chance et de la compagnie que

je me suis gagné à la fin du temps — deux belles femmes se battent pour un pareil que moi — au point que je pense ce soir : n'étais-je pas bien bête de ne pas tuer mon père dans les années passées ?

Rideau.

Acte II

Même décor. Lumière éclatante du matin. Christy, l'air en forme et gai, nettoie des bottines de femme.

CHRISTY, *à lui-même, comptant les cruches sur le vaisselier*. Un demi-cent là-bas. Dix là. Une vingtaine au-dessus. Quatre-vingt cruches. Six tasses et une de cassée. Deux assiettes. Une flopée de verres. Des bouteilles qu'un maître d'école serait bien en peine de compter et dedans, je pense, de quoi saouler toute la sagesse et l'opulence du Comté de Clare. Il pose la bottine par terre précautionneusement. Voilà ses bottines à présent, jolies et bien pour mettre le soir, et n'est-ce pas de superbes brosses qu'elle a ? Il pose les brosses par terre et s'approche peu à peu du miroir. Ah oui, ce serait bien d'être ici toute ma vie à causer avec des chrétiens qui jurent plutôt qu'avec mes vieux chiens et mon vieux chat ; et moi je me pavanerais là-dedans, fumant ma pipe et buvant tout mon saoul, sans jamais travailler un jour sauf pour déboucher une bouteille de temps en temps ou essuyer un verre, ou rincer le gobelet étincelant d'un homme respectable. Il décroche le miroir du mur et le met contre le dossier d'une chaise ; puis s'assied devant et se met à se débarbouiller le visage. Ne savais-je pas bien que j'étais beau, même si c'était le miroir du diable qu'on avait chez nous, à tordre et faire loucher le visage d'un ange ; et désormais je vais devenir raffiné, si bien que j'aurai une peau douce, agréable, et ne serai plus pareil à ces jeunes lourdauds qui passent tout leur temps à retourner la terre et le fumier. Il sursaute. Elle revient ? Il regarde dehors. Des filles inconnues. Dieu vienne à mon secours, où vais-je me cacher, moi et mon long cou tout nu, à la vue du monde ? Il regarde dehors. Je ferais mieux d'aller dans la pièce d'à côté, peut-être, jusqu'à ce que je sois de nouveau habillé.

Il emporte sa veste et le miroir, et se précipite en courant dans la pièce intérieure. La porte s'ouvre, et Susan Brady jette un coup d'œil à l'intérieur, et frappe à la porte.

SUSAN Il n'y a personne dedans. Elle frappe de nouveau.

NELLY, *la poussant à l'intérieur et la suivant avec Honor Blake et Sara Tansey*. Ce serait bien de bonne heure pour qu'ils soient tous les deux à se promener sur la colline.

SUSAN Je pense que Shawn Keogh s'est moqué de nous, et qu'il n'y a pas un homme comme ça ici.

HONOR, *montrant la paille et la courte pointe.* Regardez ça, il a dormi là cette nuit. Eh bien, ce ne sera pas de chance s'il est parti à présent, et voilà, nous ne poserons pas les yeux sur un homme qui a tué son père, après nous être levées de bonne heure et démolies à courir à toute allure sur la colline.

NELLY Vous pensez que ce sont là ses bottes ?

SARA, *les soulevant.* Si ce sont ses bottes, il devrait y avoir la trace de son père dessus. N'avez-vous jamais lu dans les journaux comment les hommes assassinés saignent et dégoulinent ?

SUSAN C'est du sang là, Sara Tansey ?

SARA, *reniflant les bottes.* C'est de l'eau de marécage, je pense ; mais ce sont les siennes, c'est sûr, car je n'en ai jamais vu de pareilles avec cette boue blanche, et de la boue rouge, de la tourbe en plus, et du sable fin de la mer. Cet homme-là a marché, je vous assure. *Elle descend à droite, enfilant une de ses bottes.*

SUSAN, *allant à la fenêtre.* Peut-être qu'il s'est enfui à Belmullet avec les bottes de Michael James, et tu devrais lui courir après, Sara Tansey, toi qui as attelé la charrette à âne et parcouru dix miles pour venir voir de tes yeux l'homme qui avait mordu la narine de la dame blonde sur la côte nord. *Elle regarde dehors.*

SARA, *courant à la fenêtre, une bottine au pied.* Ne bardez pas, on nous a bien eues aujourd'hui. *Mettant l'autre bottine.* Voilà une paire qui me va bien et je vais la garder pour aller chez le prêtre, quand, c'est vrai, il y a de quoi avoir honte de ce coin, où l'on traverse hiver et été sans rien qui vaille la peine de se confesser.

HONOR, *qui a écouté à la porte.* Taisez-vous ! Il y a quelqu'un à l'intérieur de la pièce. *Elle entrouvre la porte.* C'est un homme. *D'un coup de pied, Sara envoie promener les bottines et les remet là où elles étaient.* Elles regardent toutes l'une derrière l'autre par l'entrebâillement de la porte.

SARA Je vais l'appeler. Monsieur, monsieur. *Il passe la tête.* Est-ce que Pegeen est là ?

CHRISTY, *entrant furtivement en tenant le miroir derrière son dos.* Elle est là-haut sur la butte après les chèvres, à me chercher une goutte de lait pour colorer mon thé.

SARA Et je vous demande pardon, est-ce vous l'homme qui a tué son père ?

CHRISTY, *s'avançant de biais vers le clou où était accroché le miroir.* C'est moi, Dieu me secoure !

SARA, *prenant les œufs qu'elle a apportés.* Alors mille

fois la bienvenue à vous ! Je suis accourue à toutes jambes avec une paire d'œufs de cane pour votre repas d'aujourd'hui. Les canes de Pegeen ne valent rien, mais ces œufs-ci sont des bons et des riches. Tendez votre main et vous verrez que c'est pas un mensonge que je vous dis.

CHRISTY, *avançant timidement et tendant sa main gauche.* Ils sont gros et bien lourds.

SUSAN Et moi j'accours avec un morceau de beurre car ce serait bien malheureux de vous voir manger vos patates sèches, vous qui venez de courir un si long chemin depuis que vous avez démoli votre papa.

CHRISTY Merci de tout cœur.

HONOR Et moi je vous ai apporté une petite tranche de gâteau ; car vous devez avoir l'estomac tout maigre, après une aussi longue marche de par le monde.

NELLY Et moi je vous ai apporté une petite poulette pondeuse — bouillie et tout — qui a été écrasée à la tombée de la nuit par la voiture du vicaire. Palpez-moi le gras de la carcasse, monsieur.

CHRISTY Elle va éclater, c'est sûr. *Il la tâte du revers de la main dans laquelle il tient le cadeau.*

SARA Pincez-moi ça voyons. Est-ce que votre main droite est trop sacrée pour vous en servir ? *Elle se glisse derrière lui.* C'est un miroir qu'il a. Eh bien, je n'ai encore jamais vu un homme tenant un miroir dans son dos. Ceux qui tuent leur père sont bien frivoles, pour sûr.

Les filles gloussent.

CHRISTY, *souriant innocemment et empilant les cadeaux sur le miroir.* Je vous suis très reconnaissant à toutes aujourd'hui...

LA VEUVE QUIN, *rentrant précipitamment sur le pas de la porte.* Sara Tansey, Susan Brady, Honor Blake ! Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que vous faites ici à cette heure du jour ?

LES FILLES, *gloussant.* Voilà l'homme qui a tué son père.

LA VEUVE QUIN, *venant vers elles.* Je sais bien que c'est lui ; et je viens de l'inscrire sur la liste pour les jeux en-bas : course, saut, lancer du poids, et Dieu sait quoi encore !

SARA, *avec exubérance.* Bien, Veuve Quin. Je parie ma dot qu'il va écraser tout le monde.

LA VEUVE QUIN Alors, vous devriez le mettre en forme et le faire manger au lieu de le laisser bercer ce festin dans ses bras. *Prenant les cadeaux.* Etes-vous à jeun ou nourri, jeune homme ?

CHRISTY A jeun, ne vous déplaie.

LA VEUVE QUIN, *d'une voix forte*. Eh bien, quelle bande vous faites. Remuez-vous à présent et donnez-lui son petit déjeuner. *A Christy*. Venez ici à moi (*elle l'assied sur le banc près d'elle tandis que les jeunes filles font du thé et lui préparent son petit déjeuner*) et racontez-nous votre histoire avant que Pegen ne revienne, au lieu de sourire jusqu'aux oreilles comme la lune de Mai.

CHRISTY, *déjà tout heureux*. C'est une longue histoire ; vous seriez démolie de l'écouter.

LA VEUVE QUIN Ne faites pas semblant d'être timide, un beau garçon joyeux et perfide comme vous. Était-ce dans votre maison là-bas que vous lui avez fêlé le crâne ?

CHRISTY, *timide mais flatté*. Non. Nous étions en train d'arracher des papates dans son bout de champ du diable, glacé, pentu, pierreux.

LA VEUVE QUIN Et vous êtes allé lui demander de l'argent, ou vous lui avez parlé de prendre une femme qui le chasserait de sa ferme ?

CHRISTY Ah non, alors, mais j'étais là à creuser, à creuser, « Idiot de loucheur », dit-il « tu vas descendre à présent et dire au prêtre que tu vas épouser la Veuve Casey dans une vingtaine de jours ».

LA VEUVE QUIN Et quel genre était-ce ?

CHRISTY Une terreur vivante d'au-delà des collines, quarante-cinq ans, et deux quintaux cinq livres sur la bascule, avec une jambe qui cloche, un œil borgne, et une femme d'une inconduite notoire avec les vieux et les jeunes.

LES JEUNES FILLES, *en cercle autour de lui, lui servant son repas*. Dieu de Dieu !

LA VEUVE QUIN Et qu'avait-il besoin de vous pousser à l'épouser ?

Elle prend un peu de poulet.

CHRISTY, *mangeant, de plus en plus satisfait*. Il prétendait que j'avais besoin d'une protectrice contre l'âpreté du monde, or lui n'avait pas d'autre pensée tout ce temps que de lui prendre sa cabane pour y vivre et son or pour le boire.

LA VEUVE QUIN Il y a peut-être pire qu'un foyer sec, une femme veuve et un bon verre le soir. Vous l'avez donc frappé à ce moment-là ?

CHRISTY, *s'échauffant presque*. Non. « Je ne l'épouserai pas », je dis, « quand tout le monde sait qu'elle m'a donné le sein pendant six semaines quand je suis venu au monde, elle, aujourd'hui une mégère avec une langue qui fait fuir les corbeaux et les oiseaux de mer, au point qu'ils ne

veulent plus projeter une ombre sur son jardin tant sa malédiction les épouvante ».

LA VEUVE QUIN, *pour le taquiner*. Celle-là devait être de très bonne compagnie.

SARA, *passionnée*. Ne l'écoutez pas. Alors là, vous l'avez tué ?

CHRISTY « Elle est trop bien pour un pareil que toi, il dit, et va-t'en à présent, ou je t'aplatis comme une bête rampante qui est passée sous une charrette. » « Pas si je peux l'empêcher » je dis. « Va-t'en, il dit, ou je demande au diable de faire des jarrettières de tes membres cette nuit. » « Pas si je peux l'empêcher » je dis. *Il se redresse en brandissant son gobelet.*

SARA Vous aviez raison, c'est sûr.

CHRISTY, *cherchant à les impressionner*. Là-dessus le soleil est sorti entre les nuages et la colline, et il brillait d'une lueur verte sur mon visage. « Dieu ait pitié de ton âme », il dit, soulevant une faux, « Ou de la tienne » je dis, dressant la bêche.

SUSAN C'est une histoire superbe.

HONOR Il la raconte magnifiquement.

CHRISTY, *flatté et confiant, agitant un os de poulet*. Il donna l'attaque avec la faux, et je fis un bond vers l'est. Puis je me retournai, le dos au nord, et lui assénaï un coup sur le sommet du crâne, l'éten-dis de tout son long, et le voilà fendu jusqu'à la pomme du gosier. *Il porte l'os du poulet à sa pomme d'Adam.*

LES FILLES, *ensemble*. Bien, vous êtes une merveille ! Ô Dieu vous bénisse ! Vous alors, sûr que vous êtes quelqu'un !

SUSAN Je pense que le Seigneur Dieu l'a envoyé sur cette route pour faire un second mari à la Veuve Quin, elle qui a un si ardent désir de se marier, bien que tous la redoutent ici. Mets-le sur son genou, Sara Tansey.

LA VEUVE QUIN Ne le taquinez pas.

SARA, *allant très rapidement vers le vaisselier et le comptoir et ramenant deux verres et de la bière brune*. Vous êtes des héros, pour sûr, buvez donc une gorgée en vous tenant les bras comme les amants étrangers dans la chanson du matelot. *Elle enlace leurs bras et leur donne des verres*. Là, comme ça. Buvons à la santé des prodiges du pays de l'Ouest ! Aux pirates, prêcheurs, bouilleurs de cru et aux jockeys véreux ; aux gendarmes au gosier sec, et aux jurés qui se remplissent la panse à vendre les jugements de la loi anglaise. *Elle brandit la bouteille.*

LA VEUVE QUIN En voilà un toast, Sara Tan-

sey. Allez, Christy ! Ils boivent bras dessus bras dessous, lui avec sa main gauche, elle avec sa main droite ; tandis qu'ils sont en train de boire, Pegeen entre avec une boîte à lait et s'arrête interdite. D'un bond elles s'écartent toutes de Christy qui descend à gauche. La Veuve Quin reste assise.

PEGEEN, furieuse, à Sara. Qu'est-ce que tu veux ?

SARA, tordant son tablier. Une once de tabac.

PEGEEN Tu as deux pennies ?

SARA J'ai oublié mon porte-monnaie.

PEGEEN Alors tu ferais mieux d'aller le chercher au lieu de te moquer de nous. A la Veuve Quin, avec un mépris plus appuyé. Et toi, qu'est-ce que c'est que tu veux, Veuve Quin ?

LA VEUVE QUIN, avec insolence. Un penny d'amidon.

PEGEEN, hors d'elle. Quoi, vous qui n'avez pas de chemise ni de chemisier blancs dans toute votre famille depuis l'assèchement du déluge ! Je n'ai pas d'amidon pour des pareilles que toi, et maintenant en route vers Killamuck.

LA VEUVE QUIN, se tournant vers Christy alors qu'elle sort avec les filles. Bien, vous êtes bigrement susceptible, Pegeen Mike, et vous, jeune homme, n'oubliez pas les jeux et la course quand midi viendra.

Elles sortent.

PEGEEN, impérieuse. Jetez-moi ces saletés et enlevez-moi ces tasses. Christy se dépêche de tout ranger. Poussez ce banc contre le mur. Il le fait. Et raccrochez-moi ce miroir au clou. Qui est-ce qui l'a enlevé d'abord ?

CHRISTY, très humblement. Je me faisais présentable c'est tout ; c'est un beau pays avec des jeunes filles charmantes.

PEGEEN, sèchement. Assez parlé de filles. Elle se dirige vers le comptoir à droite.

CHRISTY N'importe qui souhaiterait être présentable dans un lieu...

PEGEEN Assez, je vous dis.

CHRISTY, regarde son visage un moment avec beaucoup d'appréhension puis pour finir s'empare d'une bêche et se dirige vers elle avec une assurance feinte. C'est avec une bêche pareille que j'ai tué mon père.

PEGEEN, toujours avec aigreur. Vous m'avez raconté cette histoire six fois depuis l'aube du jour.

CHRISTY, d'un ton de reproche. C'est tout de même curieux que vous n'ayez pas envie de l'entendre alors que ces filles-là ont fait quatre miles à pied pour venir m'écouter.

PEGEEN, se retournant tout étonné. Quatre miles ?

CHRISTY, s'excusant. Le patron n'a-t-il pas dit lui-même que dans le coin, il n'y avait que des clients qui habitent assez loin pour être autorisés à consommer ?

PEGEEN Autorisés à consommer, ils le sont tous le long de la route, mais cette bande-là a traversé la rivière à cloche-pied sur les cailloux. Ça ne fait pas trois perches quand on y va comme ça et j'y suis allée moi-même ce matin pour regarder les journaux que le facteur a dans son sac. D'un air entendu et avec insistance. Car il y avait de grandes nouvelles aujourd'hui, Christopher Mahon. Elle va dans la pièce de gauche.

CHRISTY, soupçonnant quelque chose. Quoi, des nouvelles de mon meurtre ?

PEGEEN, dans la pièce. De meurtre, ça oui.

CHRISTY, plus fort. De meurtre d'un papa ?

PEGEEN, revenant sur scène et traversant à droite. Non pas cela, mais une histoire qui remplissait une demi-page sur la pendaison d'un homme. Ah, ce doit être une fin terrible, jeune homme, et la pire de toutes pour un homme qui a démoli son papa ; parce qu'avec un type pareil on n'aurait guère de pitié, et quand c'est mort qu'il est, on le mettrait dans une fosse étroite, avec de la toile de sac bon marché pour l'envelopper, et on verserait de la chaux vive sur sa tête, comme on voit une femme verser de l'eau de vaisselle de sa cuvette.

CHRISTY, très malheureux. Oh, Dieu me secoure. Vous pensez que je suis en sécurité ? Vous disiez à la tombée de la nuit que j'étais à l'écart du danger, moi, ici, avec vous autres.

PEGEEN, sérieusement. Vous ne serez à l'écart du danger nulle part, si vous allez bavarder avec une meute de folles filles pareilles à celles-là, qui sortent avec les gendarmes, et leur parlent tout bas à la tombée de la nuit.

CHRISTY, terrorisé. Et vous pensez qu'elles leur diraient ?

PEGEEN, avec une sympathie feinte. Qui sait, Dieu vous secoure ?

CHRISTY, plus haut. Quelle joie auraient-elles à mener à la potence des pareils que moi ?

PEGEEN C'est de drôles de joies qu'elles ont, et qui sait ce dont elles seraient capables, même si ça faisait pleurer les pierres vertes de penser que vous vous balancez, ballotté au bout d'une corde, vous avec votre joli cou vigoureux, Dieu vous bénisse ! si bien que vous seriez une bonne demi-heure, en grande agonie, à trouver votre mort.



Peggy (Aude Briant) à Christy (Claude Duparfait) : « Vous faites seulement semblant d'être solitaire de façon à m'entortiller à présent. »

*Honor (Nathalie Decrette), Susan (Nathalie Duverne) et Sara (Chantal Joblon).
Sara : « Cet homme-là a marché, je vous assure. »*



CHRISTY, *allant chercher les bottes et les chaussant.* Si elles sont si terribles ce serait mieux, peut-être, que je reprenne mon errance comme Esaü ou Caïn et Abel sur les flancs du Neifin⁶ ou dans la plaine d'Erris⁷.

PEGEEN, *commençant à se jouer de lui.* Oui, mieux, peut-être, car j'ai entendu dire que les juges en tournée dans la région sont une escouade de sans cœur.

CHRISTY, *amèrement.* Il n'y a pas que les juges dans la région qui sont une escouade de sans cœur. *Levant les yeux vers elle.* Et n'est-ce pas malheureux de repartir solitaire chercher du regard les femmes et les filles comme les âmes déchues dans leur détresse regardent le Seigneur ?

PEGEEN Quelle raison avez-vous d'être si solitaire quand il y a de pauvres filles qui parcourent Mayo par milliers à présent ?

CHRISTY, *d'un air lugubre.* Vous savez bien quelle raison j'ai. Vous savez bien que c'est être solitaire de passer les petites villes avec leurs lumières allumées des deux côtés quand la nuit est tombée, ou d'aller dans des endroits inconnus avec un chien braillant devant vous et un chien braillant derrière, ou d'être attiré vers des cités où vous entendez des voix s'embrassant et parlant de grand amour dans toutes les ombres du fossé, et vous vous passez votre chemin avec le ventre vide, affamé à en avoir le cœur qui défaille.

PEGEEN Je pense que vous êtes un homme étrange, Christy Mahon. L'être vivant le plus étrange sur qui j'aie jamais posé les yeux jusqu'à cette heure aujourd'hui.

CHRISTY Que seraient-ils sinon étranges les hommes qui vivent solitaires en ce monde ?

PEGEEN Je ne suis pas étrange, moi qui toute ma vie suis seule avec mon père.

CHRISTY, *avec une admiration infinie.* Comment une femme charmante, belle comme vous, serait-elle solitaire quand tous les hommes doivent se presser autour pour entendre la douceur de votre voix, et que les tout petits enfants, je pense, doivent harceler vos pas, quand vous marchez sur les routes.

PEGEEN Je suis bien en peine de savoir comment un garçon charmeur comme vous serait solitaire lui aussi.

CHRISTY Charmeur ?

6. Montagne voisine de la ville de Castlebar.

7. Plaine dans le Comté de Mayo.

PEGEEN Voudriez-vous me faire croire qu'un homme qui n'a jamais parlé aux filles aurait les mots que vous avez dits aujourd'hui ? Vous faites seulement semblant d'être solitaire de façon à m'entortiller à présent.

CHRISTY Plaise à Dieu que je fasse semblant ; mais je suis solitaire depuis toujours, je suis né solitaire, je pense, comme la lune de l'aube. *Allant à la porte.*

PEGEEN, *intriguée par ce qu'il dit.* Eh bien, c'est une histoire que je ne comprends pas du tout ; pour quoi seriez-vous pire qu'un autre, Christy Mahon, vous un beau garçon avec toute la sauvagerie qu'il faut pour démolir votre papa.

CHRISTY Je n'y comprends pas grand'chose moi-même, à part seulement que j'ai le cœur brûlé aujourd'hui de partir et que la terre s'étire entre nous ; et je ne me réveillerai plus auprès de vous une autre aurore de l'année jusqu'à ce que vous et moi nous levions pour l'espérance ou le jugement devant les saints du Paradis, et à présent je ferais mieux de partir mon bâton à la main, car la pendaison est une triste chose, *(il se retourne pour partir)* et on ne me fait guère bon accueil dans cette maison aujourd'hui.

PEGEEN, *sèchement.* Christy !

Il se retourne.

Venez ici près de moi.

Il va vers elle.

Posez cette canne et jetez quelques mottes de tourbe sur le feu. Vous êtes serveur ici, et je ne vous laisserai pas nous filer entre les doigts à présent.

CHRISTY Vous disiez que je serais pendu si je reste.

PEGEEN, *tout à fait gentiment enfin.* Je viens d'aller là-bas lire les terribles crimes d'Irlande depuis deux ou trois semaines, et il n'y avait pas un mot de votre meurtre. *Se levant et allant vers le comptoir.* Ils n'ont probablement pas trouvé le corps. Vous êtes en sécurité avec nous.

CHRISTY, *stupéfait, parlant lentement.* Vous vous moquiez de moi *(la suivant avec une joie inquiète)*, alors je peux rester, travailler à côté de vous, et ne plus être solitaire à partir de ce jour de ma vie.

PEGEEN Qu'est-ce qui vous empêche de rester, sauf si la veuve ou les jeunes filles vous attirent et vous enlèvent ?

CHRISTY, *transporté.* Et j'aurai à partir de ce jour les oreilles pleines de vos paroles et ce regard qui vous est venu en croisant mes deux yeux, et je vous verrai flâner dans la chaleur du so-

leil, ou vous laver les chevilles, quand la nuit sera venue.

PEGEEN, *gentiment mais un peu gênée*. Je pense que ce sera bien d'avoir un jeune garçon dévoué qui travaille ici, et si tu m'as contrariée tout à l'heure en te liguant avec les filles, je ne donnerai pas un fifrelin pour un garçon qui n'aurait pas en lui un fier caractère et un cœur courageux.

Shawn Keogh entre en courant, un panier en osier sur son dos, suivi par la Veuve Quin.

SHAWN, *à Pegeen*. Je passais en bas, et j'ai vu tes moutons des montagnes manger des choux dans le champ de Jimmy ; cours-y vite où ils vont sûrement éclater.

PEGEEN Oh, Dieu les corrige ! *Elle met un châle sur sa tête et s'enfuit en courant.*

CHRISTY, *regardant l'un puis l'autre, toujours d'humeur allègre*. Je ferais mieux d'aller l'aider, peut-être. Je sais y faire avec les brebis.

LA VEUVE QUIN, *refermant la porte*. Elle peut se débrouiller, et il y a ici Shaneen qui en a long à vous dire à présent. *Elle s'assied avec un sourire amusé.*

SHAWN, *sortant quelque chose de sa poche et l'offrant à Christy*. Vous voyez ça, monsieur ?

CHRISTY, *l'examinant*. Un billet aller pour les Etats-Unis ?

SHAWN, *tremblant d'anxiété*. Je vous le donnerai, et mon chapeau neuf (*le sortant du panier*) et mon pantalon à double fond (*il le sort*) et ma nouvelle veste tissée avec les laines les plus noires à trois miles à la ronde (*il lui donne la veste.*) ; je vous donnerai tout cela, et ma bénédiction, et même la bénédiction du père Reilly, peut-être, si vous partez d'ici et nous laissez dans la paix que nous avons jusqu'à hier soir à la tombée de la nuit.

CHRISTY, *avec une arrogance toute nouvelle*. Et pourquoi est-ce que vous voulez vous débarrasser de moi ?

SHAWN, *appelant des yeux la veuve à son secours*. Je suis un pauvre écolier avec des aptitudes médiocres pour forger un mensonge, aussi je vais vous dire la vérité, Christy Mahon. Je me marie avec Pegeen là-bas, et ça ne me dit rien d'avoir un homme intelligent et sans peur, comme vous, à demeure sous son toit.

CHRISTY, *presque agressif*. Et vous iriez jusqu'à la corruption pour m'exiler ?

SHAWN, *d'une voix implorante*. Ne le prenez pas mal, mon doux ami ; n'est-ce pas là-bas le meilleur endroit pour vous, où vous aurez des chaînes en or et des vêtements brillants, où vous chasserez à courre avec les grandes dames du pays ?

Il fait désespérément signe à la Veuve Quin de venir à son secours.

LA VEUVE QUIN, *venant de son côté*. C'est vrai ce qu'il dit, et vous feriez mieux de filer et de ne pas laisser cette pauvre fille s'attacher à vous, car il y a Shaneen qui pense qu'elle n'est pas faite pour vous, même s'ils disent tous qu'elle va vous épouser à présent. *Christy rayonne de plaisir.*

SHAWN, *terrifié et très sérieux*. Elle n'est pas faite pour vous, avec son caractère du diable, et vous seriez à vous étrangler dans une vingtaine de jours. *Il fait le geste d'étrangler avec ses mains*. C'est à un comme moi qu'elle convient ; un garçon simple, paisible qui ne lèverait pas une main sur elle, même si elle me griffait.

LA VEUVE QUIN, *coiffant Christy du chapeau de Shawn*. Mettez toujours ces habits, jeune homme, et peut-être bien qu'il vous les prêtera pour les jeux. *Le poussant vers la porte de la pièce intérieure*. Mettez-les et vous donnerez votre réponse après les avoir essayés.

CHRISTY, *rayonnant, enchanté par les vêtements*. Eh bien d'accord. J'aimerais qu'elle me voie, elle, avec ce tweed et ce chapeau.

Il va dans la pièce et referme la porte.

SHAWN, *dans tous ses états*. Il aimerait qu'elle le voie comme ça. Il ne s'en ira pas, Veuve Quin. Il a vingt diables dans le corps, si bien que c'est presque sûr qu'il va épouser Pegeen.

LA VEUVE QUIN, *railleuse*. C'est vrai que toutes les filles aiment le courage et détestent les pareils que toi.

SHAWN, *allant et venant, désespéré*. Oh ! Veuve Quin, qu'est-ce que je vais faire à présent ? Je le déconcerais bien mais il s'échapperait de la prison de Kilmainham⁸ et c'est sûr et certain qu'il me démolirait. Si je n'avais pas si peur de Dieu, j'aurais presque le courage de venir par derrière et de lui planter une pique dans le flanc. Oh, que c'est dur d'être orphelin et de ne plus avoir son père auquel on s'est habitué et qu'on tuerait facilement pour devenir un héros aux yeux de tous. *S'approchant d'elle*. Oh, Veuve Quin, tu vas bien me machiner quelque chose quand je t'aurai promis une brebis.

LA VEUVE QUIN Une brebis c'est peu, mais qu'est-ce que tu me donnerais si je l'épousais et te sauvais la mise ?

SHAWN Toi ?

8. Grande prison près de Dublin.

LA VEUVE QUIN Oui. Me donnerais-tu la vache rousse que tu as et le bélier des montagnes, et le droit de passage sur ton sentier à travers les seigles, et une charretée de fumier à la Saint-Michel, et le droit de prendre de la tourbe sur la colline ouest ?

SHAWN, *rayonnant d'espoir*. Sûr que je le ferais, et je te donnerais l'anneau de mariage que j'ai, et lui prêterais un costume neuf pour qu'il ait l'air comme il faut le jour des noces ; je te donnerais deux chevreaux pour le banquet, et un gallon de gnôle, et je ferais venir le cornemuseux à votre mariage par le char à bancs depuis Crossmolina ou Ballina. Je te donnerais...

LA VEUVE QUIN Ça ira, d'accord et tais-toi, car le voilà, il revient.

Christy rentre tout à fait pimpant dans ses nouveaux vêtements. La Veuve Quin s'approche de lui avec admiration.

Si vous pouviez vous voir, à présent, je pense que vous seriez trop fier pour qu'on vous adresse la parole, et ce serait sûrement malheureux de voir votre pareil faire voile de Mayo vers les Etats-Unis.

CHRISTY, *fier comme un paon*. Je ne pars pas. Même si c'est pauvre ici, je m'arrangerai pour être content d'y habiter.

La Veuve Quin fait signe à Shawn de les laisser.

SHAWN Bien, je vais mesurer le champ de course tant que la marée est basse, je vous laisse les vêtements et ma bénédiction pour les jeux d'aujourd'hui. Dieu vous bénisse !

Il sort en se tortillant.

LA VEUVE QUIN, *admirant Christy*. Oh, vous êtes rudement bien mis, jeune homme. Asseyez-vous à présent que vous êtes calme pour causer avec moi.

CHRISTY, *faisant le bravache*. Je vais dehors, sur la colline, chercher Pegeen.

LA VEUVE QUIN Vous aurez du temps, et plus qu'il n'en faut, pour chercher Pegeen, et vous m'avez entendu dire à la tombée de la nuit que, tous les deux, nous serions de très bonne compagnie.

CHRISTY Désormais, je ne manquerai pas de compagnie quand toutes sortes de gens m'apportent leurs provisions et leurs habits (*Il se dirige crânement vers la porte en serrant sa ceinture*) rien que pour jeter un œil sur un vaillant orphelin qui a tranché son père d'un seul coup jusqu'à la ceinture du pantalon. *Il ouvre la porte, et recule en chancelant. Saints de Gloire ! Anges sacrés du trône de lumière !*

LA VEUVE QUIN, *s'approchant de lui*. Qu'est-ce qui vous prend ?

CHRISTY C'est l'esprit errant de mon papa assassiné !

LA VEUVE QUIN, *regardant*. Quoi, ce vagabond ?

CHRISTY, *affolé*. Où vais-je cacher mon pauvre corps devant ce spectre de l'Enfer ?

La porte s'ouvre et le vieux Mahon apparaît sur le seuil. Christy se précipite derrière la porte.

LA VEUVE QUIN, *très amusée*. Dieu vous garde, mon pauvre homme !

MAHON, *bourru*. Avez-vous vu un jeune garçon passer par là tôt ce matin ou à la tombée de la nuit ?

LA VEUVE QUIN Vous avez un drôle de genre d'entrer sans saluer.

MAHON Avez-vous vu le jeune garçon ?

LA VEUVE QUIN, *froidement*. Quel genre ?

MAHON Un affreux fainéant avec une gueule d'assassin et une petite canne à la main. J'ai rencontré un vagabond qui l'a vu venir par ici à la tombée de la nuit.

LA VEUVE QUIN Il y a des centaines de moissonneurs qui passent ces jours-ci pour aller prendre le bateau de Sligo. Pourquoi est-ce que vous le cherchez, mon pauvre homme ?

MAHON Je veux le démolir pour m'avoir fracassé la tête d'un coup de bêche. *Il enlève un grand chapeau et montre sa tête entortillée de bandages et de sparadraps*. C'est lui qui m'a fait ça. Ne suis-je pas un grand prodige, penser que je le piste depuis dix jours avec cette fente à la couronne ?

LA VEUVE QUIN, *lui prenant la tête avec ses deux mains et l'examinant avec un extrême plaisir*. Ça a été un fameux coup. Et qui vous a frappé ? Un voleur peut-être ?

MAHON C'est mon propre fils qui m'a frappé, et lui, du diable si c'est un voleur ou quelque chose comme ça, ce n'est qu'un lourdaud crotté qui bégaye.

LA VEUVE QUIN, *lui lâchant le crâne et s'essuyant les mains à son tablier*. Vous feriez mieux de faire attention à la gangrène, c'est comme ça qu'on dit, je pense, en cavalant partout avec cette plaie dans la splendeur du soleil. Ça a été un méchant coup, c'est sûr, et vous devez l'avoir terriblement exaspéré pour l'amener à faire une telle entaille à son papa.

MAHON Qui, moi ?

LA VEUVE QUIN, *s'amusant*. Oui. Et n'est-ce pas une grande honte quand les vieux, les endurcis, persécutent les jeunes ?

MAHON Persécutent celui-là ? Moi, après tout ce que j'ai enduré avec la patience d'un saint martyr si bien que je n'ai plus que la ruine en perspective, et me voilà chassé dans mon vieil âge sans personne pour me secourir.

LA VEUVE QUIN, *extrêmement amusée*. C'est un sacré prodige la façon dont la méchanceté vous gâte un homme.

MAHON Ma méchanceté ? Mais je viens de vous dire que c'est lui qui m'a démoli, un dormeur de murailles, un diseur de bêtises, un homme qu'on voyait étendu la moitié du jour dans les fougères brunes le ventre au soleil.

LA VEUVE QUIN Sans jamais travailler ?

MAHON Du diable s'il travaillait ! ou si ça lui arrivait, on le voyait soulever une meule de foin de la taille d'une tige de jonc, ou conduire notre dernière vache jusqu'à lui casser la patte à la hanche et, le reste du temps, il bêtiétait avec de petits oiseaux qu'il avait — des pinsons et des grives — ou bien il se faisait à lui-même des grimaces dans un bout de miroir que nous avions accroché au mur.

LA VEUVE QUIN Qu'est-ce qui l'avait rendu si bête ? C'était de courir les filles comme un sauvage peut-être ?

MAHON Courir comme un sauvage, vous dites ? S'il voyait un jupon rouge virevolter sur la colline, il détaillait pour se cacher dans les branches, et on le voyait reluquer avec ses yeux de mouton entre les brindilles et les feuilles, et ses deux oreilles se dressaient comme un lièvre qui guette à travers une trouée. Les filles, vraiment !

LA VEUVE QUIN C'était la boisson peut-être ?

MAHON Lui, un pauvre garçon qui devenait saoul à l'odeur d'une pinte. Il avait un drôle d'estomac pourri, je vous assure, et quand tantôt je lui fis tirer trois bouffées de ma pipe, il fut pris de convulsions, si bien que je dus l'expédier dans la charrette à âne chez la sage-femme.

LA VEUVE QUIN, *joignant les mains*. Eh bien, jamais à ce jour, je n'ai entendu parler d'un homme pareil à ça !

MAHON Je jurerais bougrement que non, c'est sûr, n'était-il pas la risée de toutes les femelles de l'endroit où se rejoignent les quatre baronnies⁹, au point que les filles s'arrêtaient de sarcler pour lui hurler au visage, et l'appeler le naïseux de chez Mahon.

9. Un Comté irlandais se compose de quatre baronnies.

LA VEUVE QUIN Je donnerais le monde et même plus pour voir un pareil que lui. Quel genre était-ce ?

MAHON Un gringalet, court sur pattes.

LA VEUVE QUIN Et brun ?

MAHON Brun et crasseux.

LA VEUVE QUIN, *réfléchissant*. Je pense que je l'ai vu.

MAHON, *désirant en savoir plus*. Une affreuse jeune fripouille.

LA VEUVE QUIN Une hideuse crapule à faire peur, vous tout craché.

MAHON Vers où s'est-il enfui ?

LA VEUVE QUIN Par-delà les collines pour attraper un caboteur pour le nord ou le sud.

MAHON Est-ce que je pourrais le rattraper à présent ?

LA VEUVE QUIN Si vous traversez la plage en bas, là où la marée s'est retirée, vous y serez aussi vite que lui, car il a dû faire un détour de dix miles en passant par le haut de la baie. *Elle lui montre la porte du doigt*. Piquez droit jusqu'en bas du côté de la jetée là-bas, et après suivez la route vers le nord puis vers l'est. *Mahon s'en va précipitamment. Criant après lui à tue-tête*. Vengez-vous bien de lui quand vous le rattraperez, mais ne vous mettez pas dans les griffes de la loi car ce serait malheureux de voir un juge en toque noire lire à haute voix son arrêt de mort contre un honnête fantassin comme vous. *Elle claque la porte et regarde Christy qui tremble de terreur puis elle éclate de rire*. Eh bien, vous, vous êtes le vivant Enjôleur des Terres de l'Ouest, et voilà le pauvre homme que vous aviez divisé jusqu'à la ceinture du pantalon.

CHRISTY, *regardant dehors puis s'adressant à elle*. Que va dire Pegeen quand elle saura cette histoire ? Qu'est-ce qu'elle dira maintenant ?

LA VEUVE QUIN Elle vous brisera la tête, je pense, et vous chassera de sa porte. Dieu la secoure, de vous prendre pour un prodige, vous, un petit intrigant, qui avez inventé l'histoire que vous avez démoli votre papa.

CHRISTY, *se tournant vers la porte, presque muet de colère, se parlant à lui-même*. Faire croire qu'il était mort, et revenir à la vie, et me poursuivre comme une vieille belette qui suit un rat à la trace et venir ici semer la désolation entre moi-même et les belles femmes d'Irlande, lui, une espèce de carcasse qu'on balancerait à la mer...

LA VEUVE QUIN, *plus calme*. En voilà des paroles pour le seul fils unique d'un homme.

*La Veuve Quin (Maïté Nahyr) à
Christy : « C'est vrai ce qu'il dit, et
vous feriez mieux de filer et de ne
pas laisser cette pauvre fille s'attacher
à vous... »*



CHRISTY, *éclatant*. Son fils unique, dites-vous ? Si seulement je pouvais le revoir avec une dent unique et qui le fasse souffrir, un œil unique pour voir soixante-dix-sept démons à tous les tournants de la route, et une unique vieille jambe de bois pour aller en boitant vers la fournaise de sa tombe. *Regardant dehors*. Le voilà à présent qui traverse la grève, et que le Seigneur Dieu lui envoie une haute vague pour l'emporter et en laver le monde.

LA VEUVE QUIN, *scandalisée*. N'avez-vous pas honte ? *Lui mettant la main sur l'épaule et lui faisant faire demi-tour*. Qu'est-ce qui vous arrive ? Envie de pleurer, peut-être ?

CHRISTY, *plein de désespoir et de chagrin*. Ne viens-je pas de voir la lumière d'amour de l'étoile de la connaissance briller au front de Pegeen, et d'entendre des mots qui vous feraient penser à la bienheureuse Brigitte parlant aux saints encore petits enfants, et à présent elle va se retourner contre moi et me dire des mots durs, comme une vieille femme à son âne estropié et malade qu'elle pousse sur la colline.

LA VEUVE QUIN Voilà bien de la poésie pour une fille qu'on voit se gratter comme une gauleuse, elle qui pue de fades relents de gnôle à force d'en vendre dans la boutique.

CHRISTY Ce sont ses pareilles qui sont faites pour tenir commerce dans les cieux là-haut et qu'est-ce que je vais faire à présent, je vous le demande, moi, une espèce de prodige répudié par le ciel au bout d'une seule journée.

On entend au loin des voix de filles. La Veuve Quin regarde par la fenêtre et revient vers lui rapidement.

LA VEUVE QUIN Vous ferez comme moi, je pense, quand j'ai démolé mon homme, car il y a beau jour que je suis là-haut, tantôt d'heureuse humeur, dehors en plein soleil, à reprendre un bas ou à raccommoder une combinaison, et tantôt à regarder au loin les goëlettes, les bateaux de pêche, les chalutiers qui font voile sur la mer et je pense alors aux vaillants gaillards hirsutes qui dérivent là-bas, et moi qui vis seule depuis de longues années.

CHRISTY, *intéressé*. Vous êtes pareille à moi, alors.

LA VEUVE QUIN Je suis pareille à toi, et c'est pour cela que j'ai pris du goût pour toi, moi avec ma petite maisonnette là-haut, où il y aurait moi pour s'occuper de toi, et personne pour demander si tu es un assassin ou quoi que ce soit.

CHRISTY Et qu'est-ce que je ferais si je quittais Pegeen ?

LA VEUVE QUIN J'ai de gentils travaux que tu pourrais faire : ramasser des coquillages pour blanchir à la chaux l'intérieur de notre cabane, construire une petite maison pour les oies, ou tendre une peau neuve sur une vieille pirogue que j'ai, et si ma cabane est loin de tout, c'est là que tu rencontreras les vieillards les plus sages, je te l'assure, au coin de mon rouet, et c'est là que toi et moi nous aurons de grands moments à nous parler tout bas et à nous enlacer...

DES VOIX, *au dehors, appelant de loin*. Christy ! Christy Mahon ! Christy !

CHRISTY Est-ce Pegeen Mike ?

LA VEUVE QUIN Ce sont les jeunes filles, je pense, qui viennent vous conduire aux jeux en bas, et qu'est-ce que vous voulez que je leur dise à présent ?

CHRISTY Aidez-moi à conquérir Pegeen. C'est elle seule que je veux maintenant.

La Veuve Quin se lève et va à la fenêtre.

Aidez-moi à la conquérir, et je demanderai à Dieu de tendre une main vers vous à l'heure de la mort, et de vous mener au plus court à travers les Prairies de la Tranquillité, et par le parquet du ciel jusqu'au Tabouret du Fils de la Vierge.

LA VEUVE QUIN Voilà une belle prière !

LES VOIX, *plus près*. Christy ! Christy Mahon !

CHRISTY, *agité*. Elles arrivent. Voulez-vous jurer de m'aider et de me sauver pour l'amour du Christ ?

LA VEUVE QUIN, *le regardant un moment*. Si je vous aide, allez-vous jurer de me donner le droit de passage que je veux, et un bélier des montagnes, et une charretée de fumier à la Saint-Michel, quand vous serez le maître ici ?

CHRISTY Oui, par les éléments et les étoiles de la nuit.

LA VEUVE QUIN Alors, nous ne dirons pas un mot du vieux bonhomme, si bien que Pegeen ne connaîtra pas votre histoire jusqu'à la fin du temps.

CHRISTY Et si par hasard il revient ?

LA VEUVE QUIN Nous jurerons que c'est un fou et non votre papa. Je pourrais prêter serment que je l'ai vu délirer sur la plage aujourd'hui.

Les filles entrent en courant.

SUSAN Venez aux jeux en bas. Pegeen dit que vous devez venir.

SARA Le saut commence, et nous avons un costume de jockey à vous mettre pour la course à dos de mule sur la plage en bas.

HONOR Allons, vous venez ?

CHRISTY Je viens si Pegeen est là-bas.

SARA Elle est sur le sentier et se moque de Shawn Keogh.

CHRISTY Alors, je vais la rejoindre tout de suite.

Il sort en courant, poursuivi par les filles.

LA VEUVE QUIN Eh bien, si le pire arrive à la fin de tout, ce sera d'une grande cocasserie de voir qu'il n'y a personne pour le prendre en pitié, sauf une femme veuve, comme moi, qui a enterré ses enfants et démoli son homme.

Elle sort.

Acte III

Même décor que précédemment. Plus tard dans la journée. Jimmy entre un peu saoul.

JIMMY, *appelant.* Pegeen ! Il traverse la scène et se dirige vers la porte de la pièce intérieure. Pegeen Mike ! Il revient dans la pièce. Pegeen !

Philly entre dans le même état.

A Philly. Tu l'as vue, elle ?

PHILLY Non, mais j'ai envoyé Shawn Keogh dans la charrette à âne pour ramener le patron chez lui. *Essayant d'ouvrir les placards qui sont fermés à clé.* Eh bien, n'est-il pas répugnant, lui, pour se mettre à tituber comme ça un matin de veillée mortuaire ; et elle, n'est-elle pas la fille du diable pour tout fermer à clé, et en plus elle est si empressée auprès de ce jeune gaillard qu'on pourrait attraper la mort de soif dans l'indifférence générale.

JIMMY Ce n'est guère étonnant qu'elle fasse l'empressée, il vient de provoquer la faillite de l'homme à la roulette, et la ruine de l'homme au coup de la boucle¹⁰, et de casser le nez de l'homme du jeu de massacre, et de gagner à tous les jeux en bas, course, saut, danse, et Dieu sait quoi encore ! Il a sacrément de la veine, je t'assure.

PHILLY Veine ou pas, il finira bien par se faire coffrer, incapable qu'il est de dire dix mots sans se vanter de la façon dont il a tué son père, et

du grand coup qu'il lui a donné avec la bêche.

JIMMY On ne peut pas être pendu si l'on se dénonce soi-même, et son père doit être pourri à l'heure qu'il est.

Le vieux Mahon passe lentement devant la fenêtre.

PHILLY Supposons qu'un homme soit en train d'arracher des patates dans ce champ avec une longue bêche, et supposons qu'il jette en l'air les deux moitiés de ce crâne, qu'est-ce qu'on pourra en dire dans les journaux et les cours de justice ?

JIMMY Ils pourraient dire que c'est un vieux Danois, peut-être, qui s'est noyé à l'époque du déluge.

Le vieux Mahon entre, s'assoit près de la porte et les écoute.

N'as-tu jamais entendu parler des crânes qu'ils ont dans la ville de Dublin, en rang comme des cruches bleues dans une cabane du Connaught ?

PHILLY Et tu crois à ça ?

JIMMY, *agressivement.* Un gars ne les a-t-il pas vus en revenant de la moisson par le bateau de Liverpool ? « Ils en ont là-bas », dit-il « toute une collection du grand peuple qui jadis parcourait le monde. Des crânes blancs et des crânes noirs et des crânes jaunes, et certains avec toutes leurs dents, et d'autres qui n'en ont plus qu'une ».

PHILLY C'était peut-être pas des mensonges, car quand j'étais petit garçon, il y avait un cimetière derrière la maison avec les restes d'un homme qui avait des cuisses longues comme ton bras. Il était horrible, je t'assure, et plus d'un beau dimanche je l'ai reconstitué pour rire, avec ses os brillants, on n'en trouverait plus de pareils de nos jours dans toutes les villes du monde.

MAHON, *se levant.* On n'en trouverait plus, hein ? Posez les yeux sur ce crâne, et dites-moi où et quand il y en eut un autre de pareil, scindé d'un seul coup de bêche.

PHILLY Dieu de Dieu ! Et qui donc vous a frappé ?

MAHON, *trionphalement.* C'est mon propre fils qui m'a frappé. Le croiriez-vous ?

JIMMY Eh bien, il y a des prodiges cachés dans le cœur de l'homme !

PHILLY, *souçonneux.* Et comment ça s'est fait ?

MAHON, *se promenant dans la pièce de long en large.* Je viens de marcher des centaines et de longues vingtaines de miles, à gagner un lit propre et de quoi remplir mon ventre quatre fois par jour,

10. Attraction foraine : tour de prestidigitation exécuté avec un morceau de ficelle.

rien qu'à faire des récits de cette vérité nue. *Il s'avance vers eux un peu agressivement. Donnez-moi un petit coup à boire et je raconte tout de suite.*

La Veuve Quin entre et s'arrête sidérée derrière lui. Il est en face de Jimmy et de Philly, qui sont sur la gauche.

JIMMY Demandez à celle-là, derrière. Elle en a, caché dans son châle.

LA VEUVE QUIN, *venant vivement vers Mahon. Vous ici, quoi ? Vous n'êtes pas allé bien loin ?*

MAHON J'ai vu le caboteur passer, et la soif m'est tombée dessus et une crampe à la jambe, alors j'ai dit : « Le diable l'accompagne », et m'en suis retourné. *Regardant sous son châle. Et donnez-moi un petit coup à boire, car je suis démoli de voyager depuis mardi huit jours.*

LA VEUVE QUIN, *allant chercher un verre, d'un ton cajoleur. Asseyez-vous donc près du feu et prenez vos aises un moment. Il y a de quoi être démoli vraiment, à marcher, et à vous battre, et à braver le soleil. Lui versant de la gnôle d'une jarre de pierre qu'elle a apportée. Tiens, voilà à boire pour vous, et que ce soit à votre bonheur et à votre longue vie.*

MAHON, *prenant le verre avidement et s'asseyant près du feu. Dieu vous fasse profiter !*

LA VEUVE QUIN, *emmenant les hommes en cachette vers la droite. Vous savez quoi ? Cet homme-là délire aujourd'hui des suites de sa blessure, car je l'ai rencontré tout à l'heure racontant un conte incohérent de rétameur qui l'avait démoli. Puis il a entendu parler de l'exploit de Christy, et le voilà qui dit que c'est son fils qui lui a cassé le crâne. Oh, n'est-ce pas effrayant la folie, car il va bientôt tuer quelqu'un, en pensant que c'est l'homme qui l'a frappé !*

JIMMY, *entièrement convaincu. Sûr que c'est effrayant. J'ai connu un individu qui avait reçu à la tête une ruade d'une jument rouge, et il s'est mis à tuer des chevaux pendant très longtemps, jusqu'au jour où il mangea l'intérieur d'une pendule et en mourut.*

PHILLY, *soupçonneux. A-t-il vu Christy ?*

LA VEUVE QUIN Il ne l'a pas vu. *Avec un geste d'avertissement. Ne l'y faites pas penser, ou vous risquez d'être cités en justice s'il y a un meurtre de commis. Se retournant pour regarder Mahon. Taisez-vous ! Il écoute. Attendez un peu je vais le prendre en douceur et tout démêler. Elle se dirige vers Mahon. Alors comment vous sentez-vous, monsieur ? Tout va bien maintenant ?*

MAHON, *légèrement troublé par la boisson. Pas si bien que ça, car c'est une dure histoire comme*

me voilà abandonné aujourd'hui, quand c'est moi qui ai pris soin de lui depuis l'heure de sa naissance, lui, un cancre qui n'a jamais été jusqu'à son second livre, si vrai qu'il revenait de l'école, plus d'un jour, les jambes estropiées sous lui, et lui noir de coups comme l'âne d'un rétameur. C'est une dure histoire, je vous le dis, comme certains voient les leurs et leurs proches lever une main meurtrière sur eux, et comme d'autres, solitaires, attrapent la mort à se lamenter au cœur de la nuit.

LA VEUVE QUIN, *ne sachant que dire. A vous entendre parler si calmement, qui saurait que vous êtes le même homme que nous avons vu passer aujourd'hui ?*

MAHON Sûr que je suis le même. L'épave et la ruine de soixante années ; et c'est terrible de vivre si longtemps, je vous assure, et de voir vos fils mal tourner, se dresser contre vous, quand vous vous êtes usé à les rabrouer et à les rosser, et Dieu sait quoi encore.

PHILLY, *à Jimmy. Il ne délire pas. A la Veuve Quin. Demandez-lui donc comment était son fils ?*

LA VEUVE QUIN, *à Mahon avec un regard entendu. Votre fils qui vous a frappé était-il un garçon dans les vingt et un ans peut-être, virtuose à la course et au saut et à écraser tout le monde ?*

MAHON, *se retournant vers elle avec un hurlement de fureur. Ne vous ai-je pas déjà dit que c'était le plus bête des hommes, si bien que désormais il connaîtra le sort de l'orphelin, avec vieux et jeunes pour se moquer de lui, jurant, rageant, lui donnant des coups de pieds comme à un roquet galeux.*

Vives acclamations au dehors à quelque distance. Se bouchant les oreilles.

Au nom de Dieu, qu'est-ce qu'ils ont à hurler en bas ?

LA VEUVE QUIN, *esquissant un sourire. Ils acclament un jeune gars, un champion, l'Enjôleur des Terres de l'Ouest.*

Nouvelles acclamations.

MAHON, *allant à la fenêtre. Ça va me faire éclater le cœur de les entendre, moi qui ai des palpitations dans ma casserole à cervelle depuis une semaine. C'est une course qu'ils font ?*

JIMMY, *regardant par la porte. Oui, c'est ça. Ils le mettent en selle pour la course de mules qui va avoir lieu sur la plage. Voilà l'Enjôleur sur la mule à œillères.*

MAHON Ce garçon, hein ? Vous m'auriez dit : c'est un abruti, j'aurais bougrement juré que

c'était la figure même de mon fils vagabond. *Se sentant mal à l'aise, il porte la main à sa tête.* Ma foi, je pense que je vais aller assister à la course.

LA VEUVE QUIN, *l'arrêtant d'un ton sec.* Vous n'irez pas. Vous feriez mieux de prendre la route de Belmullet, et de ne pas traîner ici où il n'y a pas un coin où vous pourriez dormir.

PHILLY, *s'avançant.* Ne l'écoutez pas. Montez, là, sur le banc, et vous aurez une vue d'ensemble. Ils se dépêchent avant que la marée monte, et ce serait presque fini si vous descendiez par le sentier à travers les à-pic.

MAHON, *monte sur le banc, la Veuve Quin à ses côtés.* Voilà une bonne vue, face au front de mer. Ils arrivent à présent, ils ont quitté la pointe. Il est en tête. Mais qui est-ce à la fin ?

LA VEUVE QUIN C'est le champion du monde, je vous assure, et il n'y a pas un demi-penny qu'il ne ramasse, tout lui porte chance aujourd'hui.

PHILLY, *regardant au dehors, intéressé par la course.* Regardez ça. Voilà qu'ils le serrent de près.

JIMMY Il gagnera quand même.

PHILLY Prends ton temps, Jimmy Farrell. C'est trop tôt pour le dire.

LA VEUVE QUIN, *criant.* Regardez comme il prend la barrière. Ça c'est de la course !

JIMMY, *applaudissant.* De la vigueur, mon jeune gars.

MAHON Il dépasse le troisième.

JIMMY Il va les écraser en plus.

LA VEUVE QUIN Il les écraserait même à un contre vingt.

MAHON Regardez la mule qu'il a, ruant dans les étoiles.

LA VEUVE QUIN Ça, c'était un bond ! *S'agrippant à Mahon dans son enthousiasme.* Il est tombé ! Il remonte en selle ! Ma parole, il les dépasse tous !

JIMMY Regardez-le, il la talonne !

PHILLY Et les filles de la montagne qui l'excitent !

JIMMY C'est le dernier tournant ! Maintenant droit au poteau !

MAHON Voyez comme c'est étroit. Il va finir dans la tourbière ! *Poussant un cri.* Le bon cavalier ! Il s'en tire encore !

JIMMY Ils sont nuque contre nuque.

MAHON Bravo, mon garçon ! Flammes de l'Enfer, mais il a gagné !

Vives acclamations auxquelles tous se joignent.

Avec hésitation. Qu'est-ce que c'est ? Ils le soulèvent. Ils viennent par ici. *Avec un hurlement de fureur et de stupéfaction.* C'est Christy par les étoiles de Dieu ! Je le reconnaîtrais à sa façon de cracher, même s'il était à cheval sur la lune.

Il saute à terre et se précipite vers la porte mais la Veuve Quin l'arrête et le ramène en arrière.

LA VEUVE QUIN Restez tranquille, voulez-vous ? Ce n'est pas votre fils. *A Jimmy.* Arrête-le ou tu vas écoper un mois pour incitation au meurtre et une amende en plus.

JIMMY Je vais le retenir.

MAHON, *se débattant.* Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir, tous tant que vous êtes, que je me venge sur sa tête aujourd'hui.

LA VEUVE QUIN, *le secouant, avec véhémence.* Ce n'est pas votre fils. C'est un homme qui va faire un mariage avec la fille de cette maison, un commerce qui marche bien avec une patente, et avec de la gnôle en plus.

MAHON, *stupéfait.* Cet homme, épouser une fille comme il faut et qui a de l'argent ! Est-ce folle que vous êtes ! Est-ce dans un asile pour femmes que j'ai atterri, là ?

LA VEUVE QUIN C'est vous-même qui êtes fou après ce coup sur la tête. Ce garçon est le prodige du pays de l'ouest.

MAHON J'ai bien vu c'est mon fils.

LA VEUVE QUIN Vous avez bien vu que vous êtes fou. *Acclamations au dehors.* Vous les entendez l'acclamer dans les zigzags de la route ? N'avez-vous pas dit tantôt que votre fils est un abruti et comment pourraient-ils acclamer un véritable idiot de naissance ?

MAHON, *désemparé.* C'est peut-être aberrant que cet homme ce soit lui. *Nouvelles acclamations.* Personne, à coup sûr, n'irait l'acclamer. Oh, je délire d'une folie qui terrifierait le monde ! *Il s'assied en se tenant la tête.* Une fois j'ai vu dix diables écarlates qui menaçaient de faire entrer mon esprit dans un bidon d'un gallon ; et une fois j'ai vu des rats gros comme des blaireaux qui me suçaient le sang de la vie par le lobe de l'oreille ; mais jamais à ce jour je n'ai confondu cet idiot qui bave avec un homme véritable. Je suis démoli, c'est sûr.

LA VEUVE QUIN Et qui s'en étonnerait maintenant que votre casserole à cervelle est grande ouverte ?



Acte II. De gauche à droite, Sara (Chantal Joblon), Christy (Claude Duparfait), la Veuve Quin (Maité Nahyr), et Susan (Nathalie Duverne). **La Veuve Quin** : « Ne le taquinez pas. »

Acte III. **La Veuve Quin** (Maité Nahyr) à Mahon (Alain Macé) : « Et qui s'en étonnerait maintenant que votre casserole à cervelle est grande ouverte ? »



MAHON Alors, que la plaie de la sainte soif s'abatte sur moi-même et sur lui, car je n'ai jamais été fou jusqu'à ce jour, même quand il n'y a pas trois semaines, j'ai bu, avec les filles de Limerick du crépuscule à l'aurore à m'en rendre stupide et perclus. *A la Veuve Quin, brusquement.* Ai-je la figure d'un égaré ?

LA VEUVE QUIN Ça oui alors ! Vous avez le ricanement d'un maniaque, un enfant le verrait.

MAHON, *se levant, de plus en plus gaiement.* Alors je ferais mieux d'aller à l'hospice là-bas, et j'y serai le bienvenu, je vous assure (*très fier*), car je suis un cas terrible, à faire peur, à la manière dont j'y étais une fois hurlant dans ma camisole de force avec sept docteurs qui écrivaient tout ce que je disais dans un livre imprimé. Le croiriez-vous ?

LA VEUVE QUIN Même si vous êtes un prodige, vous feriez mieux de vous hâter, car les garçons ont attrapé un cinglé une fois et ont criblé de coups la pauvre créature jusqu'à ce qu'il se sauve à toutes jambes, délirant et écumant, et qu'il se noie dans la mer.

MAHON, *avec philosophie.* C'est vrai que l'humanité c'est le diable quand on a la tête égarée. Laissez-moi sortir maintenant et je me glisserai par le raidillon, pour ne pas les voir.

LA VEUVE QUIN, *le reconduisant à la porte.* C'est ça. Courez sur la droite, et personne ne vous verra.

Il part en courant.

PHILLY, *d'un air entendu.* Vous nous manigancez quelque chose, Veuve Quin ; mais je vais le suivre, lui donner à dîner, lui laisser un temps de répit, et je verrai alors s'il délire ou s'il est aussi sain d'esprit que vous.

LA VEUVE QUIN, *contrariée.* Si tu t'approches de ce gars-là, prends garde à ta tête, je te préviens. Ne l'as-tu pas entendu dire qu'il était détraqué par moments ?

PHILLY Je l'ai entendu dire une foule de choses ; et je pense que nous allons bien nous divertir avant que la nuit tombe.

Il sort.

JIMMY Ma foi, Philly est un homme prétentieux et stupide. Comment ce fou pourrait-il avoir son bon sens avec sa casserole à cervelle lézardée ? Je vais les suivre et le voir se retourner contre Philly maintenant.

Il sort ; la Veuve Quin cache de la gnôle derrière le comptoir. On entend alors un tohu-bohu au dehors.

DES VOIX Vous voilà ! Excellent au saut ! Remarquable jockey ! Quel amour de garçon ! Admirable à la course ! Soulevez-le, allez !

Christy rentre en habit de jockey avec Pegeen Mike, Sara, d'autres filles et des hommes.

PEGEEN, *à la foule.* Allez-vous en à présent, et ne le démolissez pas, lui qui est trempé de sueur. Partez, je vous dis, et allez disputer l'épreuve de la lutte à la corde en attendant qu'il se soit essuyé.

LA FOULE Voilà les prix ! Une cornemuse ! Un violon sur lequel a joué un poète au temps jadis ! Un bâton plat de prunellier qui écraserait tous les érudits de la ville de Dublin et les en chasserait.

CHRISTY, *recevant les prix que les hommes lui tendent.* Merci à vous de tout cœur, tous tant que vous êtes. Mais vous diriez que ce n'est pas grand-chose ce que j'ai fait aujourd'hui si vous m'aviez vu, il y a peu, frapper mon seul et unique coup.

LE CRIEUR PUBLIC, *au dehors, agitant sa clochette.* Ecoutez, dernier événement de la journée ! La lutte à la corde sur la pelouse en bas. Venez, tous tant que vous êtes ! De grandes performances pour les hommes de Mayo !

PEGEEN Allez, laissez-le se reposer et se sécher. Allez, je vous dis car il ne fera rien de plus.

Elle pousse la foule dehors ; la Veuve Quin les suit.

LES HOMMES, *s'en allant.* Venez, alors. Bonne chance en attendant !

PEGEEN, *rayonnante, lui essuyant le visage avec son châle.* Eh bien, tu es un garçon extraordinaire, et tu connaîtras de grands moments désormais maintenant que tu as pu gagner tout ce trésor de prix, toi qui as sué dans la chaleur de midi !

CHRISTY, *le regardant avec ravissement.* Je connaîtrai de grands moments si je gagne le prix suprême que je veux à présent, ta promesse de m'épouser dans une quinzaine de jours dès que nos bans seront publiés.

PEGEEN, *s'écartant de lui.* Tu es rudement hardi d'aller me demander cela, quand tous savent que tu vas retourner vers une fille de ton pays, lorsque ton père sera pourri dans quatre mois, ou cinq.

CHRISTY, *indigné.* Moi, me détourner de toi ? *Il la suit.* Je ne veux pas, et quand l'air sera chaud, dans quatre mois ou cinq, c'est alors que toi et moi, nous irons arpenter le Neifin dans les rosées de la nuit, aux temps où montent de douces odeurs et où l'on voit une petite, brillante, nouvelle lune sombrer peut-être dans les collines.

PEGEEN, *le regardant d'un air enjoué*. Et c'est cette espèce d'amour de braconnier que tu me proposes, Christy Mahon, sur les flancs du Neifin, à la nuit tombée ?

CHRISTY Tu ne te demanderas guère si mon amour est celui d'un braconnier, ou même d'un comte, quand tu sentiras mes deux mains étirées autour de toi, et que j'écraserai des baisers sur tes lèvres froncées, jusqu'à en éprouver une espèce de pitié pour le Seigneur Dieu depuis des siècles assis solitaire sur son trône d'or.

PEGEEN Ce sera une vraie fête, Christy Mahon, et toute jeune fille marcherait à en perdre le souffle avant de rencontrer un jeune homme qui soit ton pareil pour l'éloquence, ou simplement la parole.

CHRISTY, *encouragé*. Attends, pour m'entendre parler, que nous nous soyons égarés dans l'Erris, au moment du Vendredi Saint, buvant de l'eau d'un puits, et pressant de puissants baisers sur nos bouches mouillées, ou nous ébrouant dans une trouée de soleil, et toi, toi étendue jusqu'au cou, dans les fleurs de la terre.

PEGEEN, *tous bas, émue par le ton de sa voix*. Je serais jolie comme ça, tu crois ?

CHRISTY, *transporté d'enthousiasme*. Si les évêques qui portent la mitre te voyaient alors, ils seraient pareils aux saints prophètes, je pense, qui forcent les grilles du Paradis pour poser les yeux sur Dame Hélène de Troie, quand, dehors, elle va, elle vient avec un bouquet dans son châle doré.

PEGEEN, *avec une réelle tendresse*. Et qu'est-ce que j'ai, Christy Mahon, qui fasse de moi le juste enjouement d'un pareil que toi, qui a de tels mots de poète et une telle bravoure de cœur.

CHRISTY, *à voix basse*. N'y a-t-il pas la lumière de sept ciels dans ton seul cœur, si bien que tu seras pour moi désormais la lampe d'un ange quand je serai dehors dans le noir à harponner les saumons dans l'Owen¹¹ ou le Carrowmore¹¹ ?

PEGEEN Si j'étais ta femme, je serais avec toi ces nuits-là, Christy Mahon, si bien que tu verrais comme je m'y entends pour amadouer les garde-pêche, ou pour forger des surnoms amusants pour les étoiles de la nuit.

CHRISTY Toi, vraiment ? Pour attraper la mort sous les grêlons ou dans les brouillards de l'aube !

PEGEEN Toi et moi nous irions vite nous abriter dans un étroit buisson (*le cœur serré de frayeur*) ; mais nous ne faisons que parler, peut-être, car ici ce serait un bien pauvre chaumière pour retenir un beau garçon comme toi.

CHRISTY, *lui passant un bras autour de la taille*. Si je n'étais pas un bon chrétien, c'est à même mes genoux que je dirais mes prières et mes *pater* à chaque brin de paille qui t'abrite la tête, et à chaque galet pierreux qui pave le chemin menant jusqu'à ta porte.

PEGEEN, *rayonnante de joie*. Si c'est la vérité, je ferai brûler des cierges désormais pour les miracles de Dieu qui t'ont amené du sud aujourd'hui, et voilà mes robes achetées, elles sont prêtes, si bien que je peux t'épouser sans attendre du tout.

CHRISTY Ce sont des miracles, et c'est la vérité. Moi qui ai passé tant de temps à trimer, tant de temps à marcher, sans savoir du tout que je m'approchais sans cesse de ce jour sacré !

PEGEEN Et moi, jeune fille, souvent tentée de faire voile sur les mers jusqu'à ce que j'épouse un juif, avec dix barriques d'or, sans savoir du tout qu'il y avait un pareil que toi qui s'approchait, comme les étoiles de Dieu !

CHRISTY Et penser que cela fait de longues années que j'entends des femmes dire ces mots à tous les foutus imbéciles, et que c'est la première fois que j'entends une voix pareille à la tienne parler avec douceur pour mon ravissement.

PEGEEN Et penser que c'est moi qui parle avec douceur, Christy Mahon, moi la terreur des sept cantons pour ma langue acérée. Eh bien, le cœur est un prodige ; et, je pense, il n'y aura pas nos pareils dans Mayo comme fougueux amants à partir de cette heure aujourd'hui. (*On entend chanter au dehors une chanson d'ivrogne*) Voilà mon père qui rentre de la veillée, et quand il aura dormi, nous lui parlerons, car à ce moment-là il est calme.

Ils se séparent.

MICHAEL, *chantant au dehors*.

Le géolier et le tourne-clé
Nous ont bien vit'ratrapés,
Et un'fois encor' prisonniers
A Cavan nous ont ramenés.

Il entre, soutenu par Shawn.

Et là tous de nous lamenter
Dans une prison enfermés.

Il voit Christy. Va vers lui et lui donne une poignée de main d'ivrogne tandis que Pegeen et Shawn parlent sur la gauche.

A Christy. La bénédiction de Dieu et des saints anges sur votre tête, jeune homme. J'entends dire que vous venez de tout gagner aux jeux en bas, et n'est-ce pas une honte que je ne vous aie pas pris avec moi à la veillée de Kate Cassidy,

11. Rivières du Comté de Sligo.

un beau garçon solide comme vous car vous ne verrez jamais rien de semblable tant la boisson coulait à flots, si bien que lorsque nous avons descendu ses os à midi dans sa tombe étroite, il y avait cinq hommes, oui, et même six hommes, étendus sans pouvoir dire un mot à dégueuler sur les pierres bénites.

CHRISTY, *mal à l'aise, observant Pegen.* Est-ce la vérité ?

MICHAEL Ça oui, alors ; et n'êtes-vous pas un intrigant malotru d'aller enterrer votre pauvre père en catimini quand vous auriez dû le jeter sur la croupe d'une mule du Kerry et le mener vers l'ouest, comme saint Joseph au temps jadis, si bien que nous aurions pu lui donner un enterrement correct et ne pas le laisser pourrir là-bas, sans un chrétien pour boire une bonne goutte à la gloire de son âme ?

CHRISTY Là où il gît, ça suffit bien pour un pareil que lui.

MICHAEL, *lui tapant sur le dos.* Eh bien, faut-il que vous soyez endurci au meurtre ! Ce sera un malheur pour le maître de la maison où vous irez renifler une épouse femelle ; et *(montrant Shawn)* regardez là ce timide et honnête chrétien que j'ai choisi pour la main de ma fille, moi qui aujourd'hui viens d'obtenir à prix d'or la dispense pour les marier tout de suite.

CHRISTY Et vous allez les marier aujourd'hui, dites-vous ?

MICHAEL, *se redressant.* Oui. Pensez-vous, même si je suis saoul, que je laisserais ma fille vivre célibataire avec une petite crapule fringante comme vous ?

PEGEEN, *s'écartant brusquement de Shawn.* Est-ce la vérité que la dispense est arrivée ?

MICHAEL, *triomphalement.* Le Père Reilly vient de la lire dans son latin magnifique : « Elle arrive au bon moment, dit-il, je vais donc les marier en vitesse, redoutant ce jeune gaillard qui ferait chavirer les étoiles ».

PEGEEN, *farouche.* Il l'a raté son bon moment, car c'est ce garçon-là, Christy Mahon, que j'épouse à présent.

MICHAEL, *élevant la voix, avec horreur.* Tu en ferais mon fils, lui, tout trempé et croûteux du sang de son père ?

PEGEEN Oui. Ne serait-ce pas une chose amère pour une fille que d'aller épouser un pareil que Shaneen, une piètre espèce d'épouvantail, sans sauvagerie ni belles paroles en lui ?

MICHAEL, *essoufflé, s'affalant sur une chaise.* Oh,

faut-il que tu sois une païenne de fille d'aller me secouer le gras du cœur, moi qui suis submergé et noyé sous le poids de la boisson ! Tu veux qu'on se retourne contre moi, et que j'aie hurler jusqu'à l'aube du jour avec le vent en plein cœur ? N'as-tu pas un mot pour venir à mon secours, Shaneen ? N'es-tu pas du tout jaloux ?

SHAWN, *très malheureux.* J'aurais peur d'être jaloux d'un homme qui a occis son papa.

PEGEEN Eh bien ce serait malheureux d'aller épouser ton pareil. Je vois bien qu'il y a un monde de périls pour une fille orpheline, et n'est-ce pas une grande bénédiction de ne pas t'avoir épousé avant que lui en marche n'arrive de l'ouest ou du sud ?

SHAWN C'est une étrange histoire que tu ailles ramasser un vagabond crasseux sur les grand'routes du monde.

PEGEEN, *enjouée.* Et tu penses que tu es le galant idéal avec qui on irait s'égarer les Dimanches ensoleillés de l'année qui s'ouvre, quand aux yeux d'une pauvre fille tu ferais plutôt penser à un foie de bœuf qu'au lis ou à la rose ?

SHAWN Et n'as-tu pas le moindre égard pour le poids de ma passion, et la sainte dispense, et le troupeau de génisses que je donne, et la bague en or ?

PEGEEN Je pense que tu es trop bien pour une pareille que moi, Shawn Keogh de Killakeen, va-t'en trouver une dame resplendissante avec des troupeaux de bœufs dans les plaines de Meath, elle-même toute parée des bijoux de diamants de la maman de Pharaon. Ce serait celle qu'il te faut, Shaneen. Aussi Dieu te garde à présent ! *Elle se blottit derrière Christy.*

SHAWN Ne veux-tu pas m'entendre te dire...

CHRISTY, *féroce.* Otez-vous de là, jeune homme, ou je vais peut être ajouter un meurtre à mes exploits aujourd'hui.

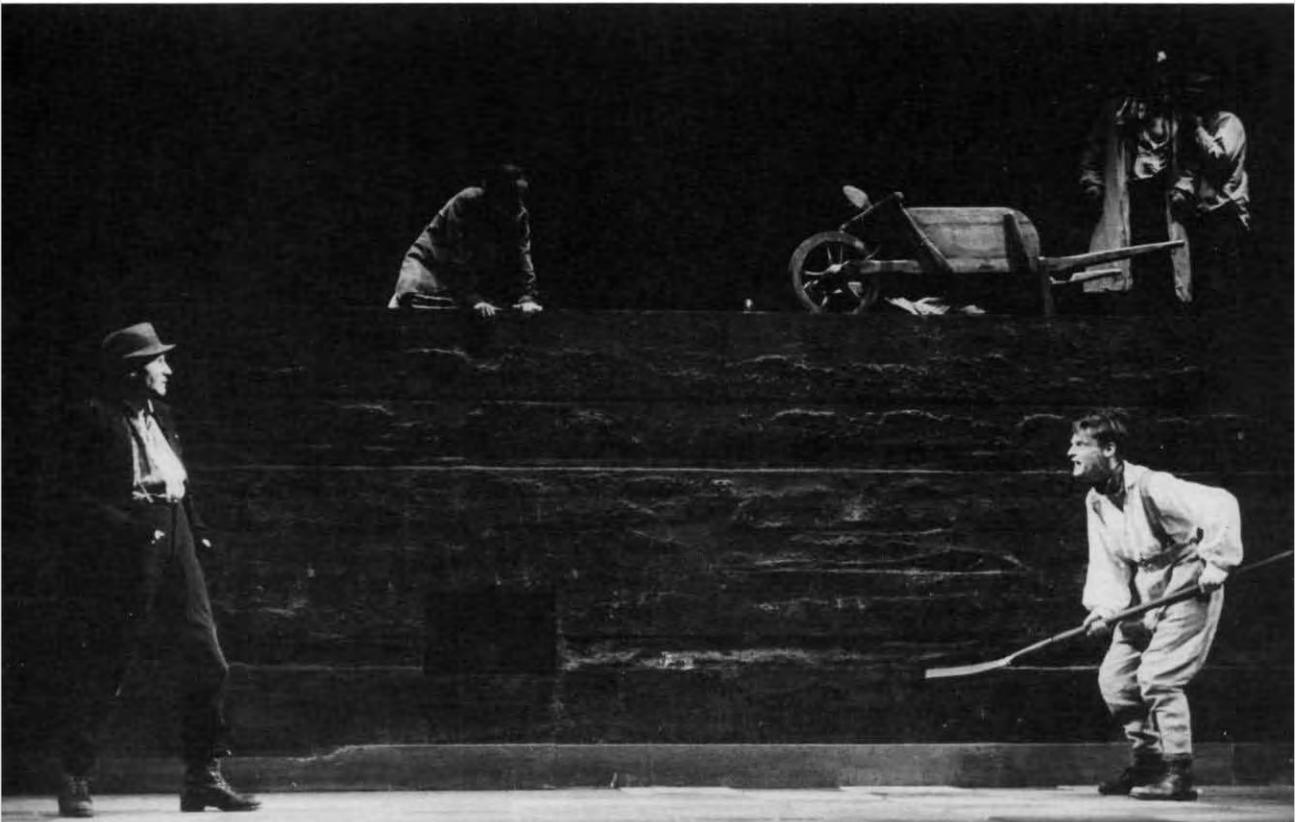
MICHAEL, *bondissant avec un cri aigu.* Un meurtre dites-vous ? Est-ce fou que vous êtes ? Vous iriez commettre un meurtre dans cet endroit, qui est bourré de gnôle à boire ce soir ? Allez-vous-en sur le rivage si c'est vous battre que vous voulez, là où la marée montante lavera toutes les traces de la mémoire des hommes. *Poussant Shawn vers Christy.*

SHAWN, *se dégageant et se réfugiant derrière Michael.* Je ne me battrai pas avec lui, Michael James, je préfère rester célibataire, mijotant dans mes désirs jusqu'à la fin des temps, plutôt que d'affronter un sauvage bondissant comme lui qui est descendu Dieu sait d'où ! Frappe-le toi-



Shawn (Guillaume de Tonquédec) et Michael (Jacques Echantillon). Michael à Christy (off) : « ... et n'êtes-vous pas un intrigant malotru d'aller enterrer votre pauvre père en catimini... »

Christy (Claude Duparfait) : « Je pars, mais je vais t'étendre d'abord. »



même, Michael James, ou tu perdras mon troupeau de génisses et mon taureau bleu de Sneem.

MICHAEL Moi, me battre avec lui, alors qu'il a le parricide dans le sang maintenant ? *Poussant Shawn.* Vas-y toi, imbécile, et bats-toi avec lui tout de suite.

SHAWN, *s'avançant un peu.* Je le frappe avec la main ?

MICHAEL Prends la bêche qui est sur ton flanc ouest.

SHAWN J'aurai peur de la potence si je le frappe avec.

CHRISTY, *prenant la bêche.* Alors, je vais te forcer à affronter la potence ou à détalier d'ici.

Shawn s'enfuit par la porte.

Eh bien, je lui souhaite du beau temps *(s'approchant de Michael, d'un ton conciliant)*, et je pense que vous ne voudriez pas du tout avoir cette tremblante fripouille dans votre maison. Donnez-moi votre bénédiction et écoutez-la me jurer sa foi, car je suis monté sur la marée de printemps des étoiles de la chance, si bien que ce sera une bonne chose pour tout le monde de m'avoir dans cette maison.

PEGEEN, *de l'autre côté de Michael.* Bénis-nous à présent car je jure devant Dieu que je l'épouserai, et je ne me renierai pas.

MICHAEL, *se tenant debout au centre, et s'appuyant sur chacun d'eux.* C'est la volonté de Dieu, je pense, que tous gagnent une douce ou une cruelle fin et c'est la volonté de Dieu que tous élèvent d'amples familles pour faire vivre la terre. Qu'est-ce qu'un homme seul, je vous le demande, mangeant un morceau dans une maison et buvant une gorgée dans une autre, s'il n'a aucun endroit à lui, comme un vieux bourricot en train de braire égaré au milieu des rochers ? *A Christy.* Il y en a sûrement beaucoup qui redouteraient de faire entrer un pareil que toi dans leur maison, pour qu'il les achève, peut-être, d'une fin soudaine ; mais moi je suis un Irlandais digne de ce nom, et j'aimerais mieux affronter la tombe avant l'heure et voir grandir une vingtaine de petits-fils qui jurent vaillamment par le nom de Dieu, plutôt que d'aller peupler mon chevet de mauvaises herbes chétives, comme celles que tu ferais pousser avec Shawn Keogh. *Il joint leurs mains.* Un garçon intrépide est le joyau du monde, et un homme qui a fendu le milieu de son père d'un seul coup doit être brave comme dix, aussi que Dieu et Marie et Saint Patrick vous bénissent, et vous fassent prospérer à partir de ce jour de vie.

CHRISTY et PEGEEN Amen, ô Seigneur !

Toho-bohu à l'extérieur. Le vieux Mahon entre précipitamment, suivi par la foule, et par la Veuve Quin. Il se rue sur Christy, le renverse par terre, et se met à le battre.

PEGEEN, *lui tirant le bras en arrière.* Arrêtez ça, voulez-vous ? Qui êtes-vous d'abord ?

MAHON Son père, Dieu me pardonne !

PEGEEN, *reculant.* Quoi, ressuscité d'entre les morts ?

MAHON Pensez-vous que j'ai l'air de quelqu'un qu'on refroidit facilement d'un petit coup de bêche ? *Il bat Christy de nouveau.*

PEGEEN, *regardant Christy d'un air furieux.* Alors, c'est des mensonges que tu racontais, faisant croire que tu l'avais tranché, et tu n'as rien fait du tout.

CHRISTY, *saisissant le bâton de Mahon.* Ce n'est pas mon père. C'est un fou qui délire à effrayer le monde. *Montrant la Veuve Quin.* Elle, elle sait que c'est vrai.

LA FOULE Tu bernes Pegeen ! La Veuve Quin l'a vu aujourd'hui et tu le savais sans doute ! Tu es un menteur !

CHRISTY, *abasourdi.* C'est lui, lui qui a été un menteur, gisant étendu avec la tête ouverte, faisant croire qu'il était mort.

MAHON Tu avais filé à toutes jambes sur les collines avant que j'aie repris mon souffle après la stupeur que j'ai eu de te voir te retourner contre moi.

PEGEEN Et penser à toutes les caresses de la gloire que nous lui avons données, quand il n'a rien fait que frapper un faible coup et détalier vers le nord en suant de peur. Va-t'en d'ici !

CHRISTY, *piteusement.* Tu as vu mes exploits aujourd'hui, alors, sauve-moi du vieil homme ; car pourquoi maintenant une si brûlante hâte à me conduire à ma ruine à coups d'éperon ?

PEGEEN C'est ta trahison qui m'éperonne, et j'ai peine à croire que tu es celui que je viens d'enlacer dans les cordes de mon cœur, il y a seulement une demi-heure. *(A Mahon.)* Emportez-le d'ici, car je trouve mauvais que le monde me voie en rage pour un menteur de Munster, et le plus bête des hommes.

MAHON Lève-toi, à présent, pour ton châtiement, et viens avec moi.

LA FOULE, *railleuse.* Voilà l'enjôleur ! Voilà le garçon qui pensait faire le coq et la loi à Mayo ! Punissez-le, monsieur.

CHRISTY, *se relevant craintif et terrifié*. Qu'est-ce qui vous pousse à me persécuter ici, alors que j'aurais demandé aux tonnerres de la puissance de Dieu de me foudroyer si jamais je faisais du mal à qui que ce soit, mis à part ce seul et unique coup.

MAHON, *élevant la voix*. Si tu n'as rien fait de mal, tu es un pauvre bon à rien, et c'est par des pareils à toi que sont commis les péchés du monde entier.

CHRISTY, *levant les bras au ciel*. Au nom de Dieu Tout-Puissant...

MAHON Cesse d'importuner le Seigneur Dieu. Voudrais-tu qu'il nous envoie les sécheresses, et les fièvres, et la grippe et le choléra morbus ?

CHRISTY, *à la Veuve Quin*. S'il vous plaît, mettez-vous entre nous et protégez-moi maintenant !

LA VEUVE QUIN J'ai tenté beaucoup, Dieu me secoure, et ma part est faite.

CHRISTY, *regardant désespéré autour de lui*. Alors, il va me falloir retourner à mon tourment, n'est-ce pas, et me sauver comme un vagabond, errant d'hospice en hospice avec la poussière d'août faisant des taches de boue dans le goulot de ma gorge, ou les vents de mars me soufflant dessus, à jurer que je les ai sentis au dedans faire des sifflats avec mes côtes ?

SARA Demandez à Pegeen de vous aider, une pareille qu'elle change souvent.

CHRISTY Je ne veux pas, non, car il y a du tourment dans la splendeur d'une pareille qu'elle, une fille que toute lune de minuit serait fière de rencontrer, face au sud sur la lande de Keel. Mais qu'avais-je besoin de venir ramper jusqu'ici pour calciner mon entendement à son regard de flamme ?

PEGEEN, *à Mahon avec véhémence, craignant d'éclater en sanglots*. Emportez-le d'ici ou je charge les jeunes garçons de le démolir.

MAHON, *agitant un bâton*. Viens à présent si tu ne veux pas déranger en public.

PEGEEN, *riant à moitié, à travers ses larmes*. Oui, à présent le monde va le voir prendre une tripotée, lui, cet affreux menteur qui jouait le héros, et l'épouvante des hommes.

CHRISTY, *à Mahon d'un ton cassant*. Laisse-moi partir.

LA FOULE C'est ça. Vas-y Christy ! Si ces deux-là en viennent à se battre, ça va époustoufler le monde.

MAHON, *essayant d'empoigner Christy*. Approche-toi de moi.

CHRISTY, *de plus en plus menaçant*. Laisse-moi partir, je te dis.

MAHON Oui, peut-être, quand tu auras les jambes estropiées et le dos tout bleu.

LA FOULE Allez-y, vous deux. Moi, je mise sur le vieux. Maintenant moi sur l'enjôleur.

CHRISTY, *à voix basse mais intense*. Arrêtez vos cris, car si vous venez de faire de moi un homme puissant, aujourd'hui, par le pouvoir d'un mensonge, à présent vous m'incitez à penser : si c'est un malheur d'être solitaire, c'est pire, peut-être, d'aller se mêler aux imbéciles de la terre.

Mahon fait un mouvement vers lui.

Criant presque. Du large... ou je vous allonge à tous tant que vous êtes un coup qui ferait cligner des yeux les anges gardiens là-haut dans les nuages. *Il se retourne d'un mouvement rapide et soudain, et saisit une bêche.*

LA FOULE, *mi-effrayée mi-amusée*. Il devient fou ! Attention à vous ! Ecartez-vous de cet idiot !

CHRISTY Si je suis un idiot, je viens d'entendre ma voix aujourd'hui dire des mots qui feraient se dresser la houppe d'un poète dans une ville de boutiquiers¹². J'ai gagné chez vous à la course, et au saut, et...

MAHON Ferme ton goulot et viens avec moi.

CHRISTY Je pars, mais je vais t'étendre d'abord.

Il s'élance vers le vieux Mahon avec sa bêche, le met en fuite par la porte, suivi par la foule et la Veuve Quin. Il y a un grand vacarme à l'extérieur puis un cri, et pendant un moment un silence de mort. Christy rentre, à moitié hébété, et va près du feu.

LA VEUVE QUIN, *entrant précipitamment et allant vers lui*. Ils se retournent contre toi. Viens, sinon tu seras pendu, réellement.

CHRISTY Je pense que, désormais, Pegeen va me couvrir d'éloges comme dans les heures passées.

LA VEUVE QUIN, *avec impatience*. Viens par la porte de derrière. Ça me ferait mal au cœur de te voir suffoquer sur l'arbre de la potence.

CHRISTY, *indigné*. Je ne veux pas. A quoi bon ma vie si je quittais Pegeen ?

LA VEUVE QUIN Viens, tu ne seras pas plus mal que tu l'étais hier soir, et avec un double meurtre cette fois à raconter aux filles.

CHRISTY Je ne quitterai pas Pegeen Mike.

LA VEUVE QUIN, *avec impatience*. Comme s'il n'y

12. L'expression signifie : gagner une réputation d'éloquence même dans un milieu inculte.

avait pas sa pareille dans les débits de boisson de chaque paroisse de Binghamstown jusque dans la plaine de Meath ? Viens, je te dis, et je te trouverai des amoureuses de plus en plus jolies à chaque lune déclinante.

CHRISTY C'est Pegeen seule que je veux, et je me moque pas mal que vous m'ameniez un troupeau de femelles triées sur le volet, debout même en liquette¹³, rameutées d'ici jusqu'au pays de l'est.

SARA, *entre en courant, enlevant un de ses jupons*. Ils vont le pendre. *Offrant son jupon et son châle*. Mettez-lui ça dessus, et qu'il file vers l'est.

LA VEUVE QUIN Il délire à présent ; mais nous allons lui mettre ça dessus, et je l'emmènerai par le ferry prendre le bateau d'Achill.

CHRISTY, *se débattant faiblement*. Laissez-moi partir, vous voulez ? Quand je pense à ma chance aujourd'hui, car elle va m'épouser, c'est sûr, moi qui à la fin des fins ai fait la preuve que je suis un héros.

LA VEUVE QUIN Prends-lui la main gauche et on va le tirer maintenant. Venez, jeune homme.

CHRISTY, *se levant soudainement d'un bond*. Vous voulez m'arracher à elle ? Vous êtes jalouses d'elle, n'est-ce pas, parce qu'elle m'épouse ? Allez-vous en d'ici. *Il saisit un tabouret, et les en menace*.

LA VEUVE QUIN C'est à la maison de fous qu'ils devraient le mettre, pas du tout en prison. Nous allons passer par la porte de derrière pour appeler le docteur, et comme ça nous le sauverons.

Elle sort avec Sara, par la pièce intérieure. Les hommes se pressent au seuil de la porte. Christy s'assied de nouveau près du feu.

MICHAEL, *parlant bas, terrifié*. Est-il sûr que le vieux gars est tué ?

PHILLY Je viens d'entendre les derniers râles s'échapper de son cœur.

Ils scrutent Christy.

MICHAEL, *avec une corde*. Regardez comme il est. Faites un nœud coulant, et glissez-le lui autour de la tête pendant qu'il ne fait pas du tout attention.

PHILLY Prends-le, Shaneen. Tu es le plus sobre de tous ceux d'ici.

SHAWN Moi, que je m'approche de lui, alors que c'est avec moi qu'il est le plus méchant et le plus mauvais ? Prends-le toi, Pegeen Mike.

PEGEEN Allons, venez.

Elle s'approche de Christy avec les autres, et ils laissent tomber le double nœud autour de sa tête.

CHRISTY Qu'est-ce qui vous prend ?

SHAWN, *trionphalement, tandis qu'ils serrent fortement la corde autour de ses bras*. Allez, chez les gendarmes, qu'ils t'étendent raide à présent.

CHRISTY Moi !

MICHAEL Si on avait pitié de vous, le Seigneur Dieu, peut-être, nous enverrait la ruine avec la justice aujourd'hui, aussi vous feriez mieux de rester tranquille car la pendaison est une fin tranquille et expéditive.

CHRISTY Je ne bougerai pas d'ici. *A Pegeen*. Et qu'est-ce que tu vas me dire cette fois-ci que je l'ai fait devant tout le monde ?

PEGEEN Je dirai, un homme étrange est une merveille avec son verbe tout-puissant ; mais une bagarre d'arrière-cour, et un coup de bêche, m'ont appris qu'il y a un grand gouffre entre une magnifique histoire et un crime sordide. *Aux hommes*. Emmenez-le d'ici, sinon vous risquez de passer en jugement pour son crime d'aujourd'hui.

CHRISTY, *avec un accent d'horreur dans la voix*. Et c'est toi qui veux m'expédier, pour qu'un bourreau aux doigts calleux me passe ses nœuds coulants sous les oreilles ?

LESHOMMES, *tirant sur la corde*. Avance, veux-tu ?

CHRISTY, *nouant ses jambes autour de la table*. Coupe la corde, Pegeen, et je vous quitterai tous tant que vous êtes, et vivrai désormais, comme le fou de Keel, en mangeant de la vase et des herbes vertes sur l'aplomb des falaises.

PEGEEN Pour que nous allions nous faire pendre, c'est ça, à cause d'un effronté menteur pareil que toi ? *Aux hommes*. Emmenez-le hors d'ici.

SHAWN Entortillez-la autour de son cou et tirez dessus.

PHILLY Entortille-la toi-même. Sûr qu'il ne peut pas te faire de mal à condition de ne pas t'approcher de ses dents.

SHAWN J'ai peur de lui. *A Pegeen*. Prends un morceau de tourbe dans le feu, veux-tu, et brûle-lui la jambe.

PEGEEN, *attisant le feu avec un soufflet*. Lâchez ça, jeune homme, ou je vais vous brûler les tibias.

CHRISTY Tu souffles dessus pour me torturer. *Sa voix s'élève et devient de plus en plus forte*. Ah, vous êtes comme ça ? Alors, tous tant que vous êtes, prenez garde car si je dois affronter la potence, j'y marcherai allègrement, je vous assure, mais

13. Le mot anglais (*shift*) signifie « chemise de femme ». Son utilisation fit scandale à la première représentation à Dublin.

je verserai le sang de certains d'entre vous avant de mourir.

SHAWN, *terrorisé*. Tiens bon, Philly. Prends garde, pour l'amour de Dieu. Car je pense que c'est sur moi qu'il préférerait venger sa douleur.

CHRISTY, *presque gaiement*. Si je mets la main sur toi, voilà comment tu seras à la tombée de la nuit, pendu comme épouvantail pour la volaille de l'Enfer. Ah, tu feras une balade magnifique, je te le dis, roulant calèche à travers les limbes avec le spectre de mon père.

SHAWN, *à Pegeen*. Dépêche-toi, veux-tu ? Oh, c'est une sacrée terreur, celui-là, et le Père Reilly n'a-t-il pas raison de dire que toute boisson est une malédiction qui vous rend tous tant que vous êtes si chancelants et si indécis à présent ?

CHRISTY Si je peux tordre le cou à l'un de vous, j'aurai un jugement royal à regarder trembler le jury dans le palais de justice. Et n'y aura-t-il pas des pleurs à Mayo le jour où je serai étendu raide au bout de la corde, avec des dames en soie et en satin larmoyant dans leur mouchoir de dentelle, et rimant chansons et ballades sur l'horreur de mon destin ?

Il se tortille par terre et mord Shawn à la jambe.

SHAWN, *poussant un cri*. J'ai la jambe mordue. Il est pareil que des chiens enragés, je pense, si bien que je vais sûrement mourir.

CHRISTY, *très content de lui*. Tu vas mourir, oui alors, comme ça tu pourras agiter les bannières de bienvenue de l'Enfer pour y saluer mon arrivée dans deux semaines, ou trois, car je pense que Satan n'en a pas beaucoup qui ont tué leur papa une fois dans le Kerry, et une autre à Mayo.

Le vieux Mahon entre à quatre pattes par derrière et assiste à la scène sans qu'on le remarque.

LES HOMMES, *à Pegeen*. Apporte la tourbe, tu veux ?

PEGEEN, *s'approchant*. Dieu le secoure. Elle lui brûle la jambe.

CHRISTY, *donnant des coups de pied et hurlant*. Oh, Dieu de Dieu !

Il se détache à coup de pied de la table et tous le traînent vers la porte.

JIMMY, *voyant le vieux Mahon*. Regardez, voulez-vous voir ce qui vient d'entrer ?

Ils laissent tous tomber Christy et courent à gauche.

CHRISTY, *avançant sur ses genoux et se retrouvant face à face avec le vieux Mahon*. Tu viens te faire tuer une troisième fois, ou bien qu'est-ce qui te prend maintenant ?

MAHON Pourquoi est-ce qu'ils t'ont attaché ?

CHRISTY Ils m'emmènent chez les gendarmes me faire pendre pour t'avoir occis.

MICHAEL, *en guise d'excuse*. C'est la volonté de Dieu que tous protègent leurs petites cabanes de la trahison de la justice, et que ferait ma fille si j'étais ruiné ou même pendu ?

MAHON, *d'un air sombre, déliant Christy*. Bien peu je me soucie que vous lui mettiez un sac sur le dos et que vous alliez ramasser des coques jusqu'à l'heure de la mort ; mais mon fils et moi, nous allons partir, aller notre chemin, et nous connaissons de grands moments à conter des histoires sur la bassesse de Mayo et sur les imbéciles qui sont ici. *A Christy, qui est libéré*. Viens maintenant.

CHRISTY Partir avec toi, hein ? Oui je partirai comme un vaillant capitaine avec son esclave païen. Avance à présent et je te regarderai à partir d'aujourd'hui faire cuire ma bouillie d'avoine et laver mes patates, car je suis le maître de tous les combats désormais. *Poussant Mahon*. Avance, je te dis.

MAHON Moi ?

CHRISTY Plus un mot de toi. Avance et sors d'ici.

MAHON, *sortant et se retournant vers Christy par-dessus son épaule*. Dieu de Dieu ! Avec un large sourire. Me voilà cinglé de nouveau.

Il sort.

CHRISTY Dix mille bénédictions sur vous tous qui êtes ici, car vous avez fait de moi un gaillard prometteur à la fin des fins, si bien que je m'en vais traverser une vie tumultueuse à romancer des histoires depuis cette heure-ci jusqu'à l'aube du Jour du Jugement.

Il sort.

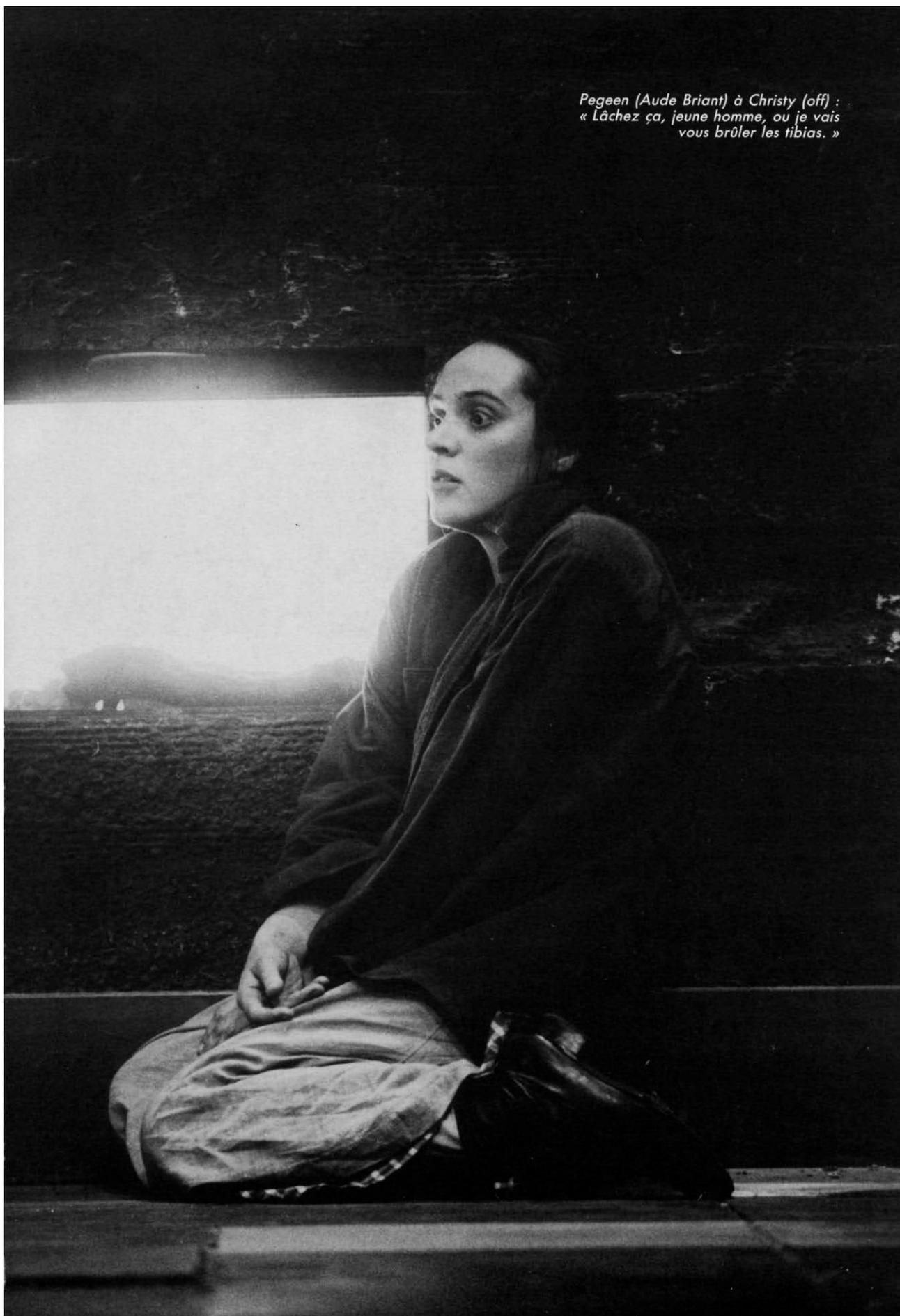
MICHAEL Par la volonté de Dieu, maintenant nous allons avoir la paix pour boire. Tire un peu de brune, veux-tu, Pegeen ?

SHAWN, *s'approchant d'elle*. C'est un miracle que le Père Reilly puisse nous marier à la fin des fins, et nous n'aurons personne pour nous perturber dès que je serai guéri de sa violente morsure.

PEGEEN, *lui flanquant une gifle sur l'oreille*. Hors de ma vue. *Ramenant son châle sur sa tête en éclatant en furieuses lamentations*. Oh, ma douleur, je l'ai perdu, c'est sûr. J'ai perdu le seul Enjôleur des Terres de l'Ouest.

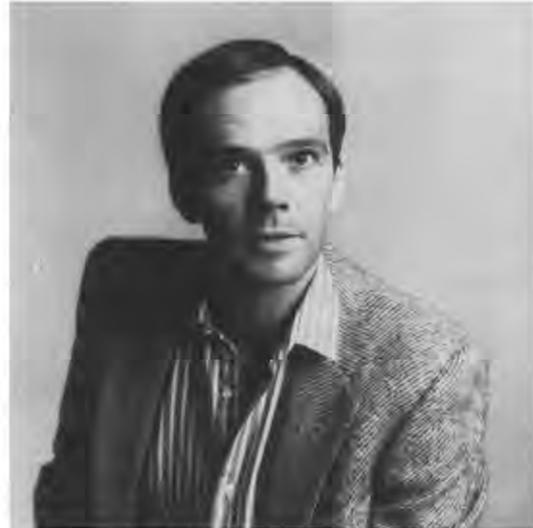
RIDEAU

Pegeen (Aude Briant) à Christy (off) :
« Lâchez ça, jeune homme, ou je vais
vous brûler les tibias. »



□ Jean-Michel Déprats

Jean-Michel Déprats enseigne depuis 1973 la littérature anglaise à l'Université de Paris X-Nanterre. En 1972, il a fondé une jeune compagnie, le Théâtre de la Colline, et présenté au théâtre de l'École Normale Supérieure des auteurs contemporains (Bergman, Ghelderode...) et deux créations collectives : *Encore un peu avant*, d'après *Spoon River Anthology* d'E.L. Masters et *Quand je serai petit*, spectacle sur la condition de l'enfant repris en 1978 au Théâtre de l'Est Parisien et diffusé sur FR3 en octobre 1979. En 1981, il monte *George Dandin* au Théâtre municipal d'Orléans. Parallèlement à ces mises en scène, il collabore avec Antoine Bourseiller, Jean Jourdheuil, François Marthouret et Jean-Pierre Vincent sur divers spectacles. Depuis dix ans, il se consacre surtout à la traduction shakespearienne. Il a traduit successivement *Peines d'amour perdues*, créé au Festival d'Avignon 1980 dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent, *Coriolan*, mis en scène au Théâtre de Gennevilliers par Bernard Sobel en février 1983, *Hamlet*, créé au Théâtre du VIII^e à Lyon en octobre 1983 et présenté au Théâtre des Bouffes du Nord en janvier 1984 (mise en scène d'Hortense Guillemard et François Marthouret). Suivent *Richard III* mis en scène par Georges Lavaudant (Festival d'Avignon 1984), *Othello* créé en novembre 1984 dans une mise en scène de Christian Colin au T.E.P., *Macbeth*, créé par la Comédie-Française au XXXIX^e Festival d'Avignon le 6 juillet 1985 dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent. Les traductions d'*Othello* et d'*Hamlet* ont fait l'objet en 1986 de nouvelles mises en scène signées respectivement Hans Peter Cloos (Bobigny) et Catherine Dasté (Théâtre d'Ivry). Vint ensuite une nouvelle traduction du *Marchand de Venise* jouée en 1987 à l'Odéon dans une mise en scène de Lucas Ronconi.



Jean-Michel Déprats (M. Enguérand)

Sa dernière traduction shakespearienne, *Comme il vous plaira* a été créée en mars 1988 au T.N.P. de Villeurbanne dans une mise en scène d'Ariel Garcia-Valdès. Il prépare actuellement une traduction de *Roméo et Juliette* pour André Serré, création en mars 1990 au Centre Dramatique National de Nice que dirige Jacques Weber.

Gallimard vient par ailleurs de lui confier le soin de diriger une nouvelle édition des œuvres complètes de Shakespeare dans la Pléiade. ■

□ Note sur la langue de Synge et la présente traduction

par Jean-Michel Déprats

La traduction est, par nature, défailante, entachée d'un sentiment d'insuffisance, de trahison. Dès que l'on pose l'acte de traduire comme une captation du sens, l'adhérence obstinée du sens à la lettre se rebelle contre l'évidence de ce transfert. Un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transporter dans une autre langue. Mais devant *Le Baladin du Monde Occi-*

dental, le traducteur se sent particulièrement défailant. Intraduisible, l'œuvre l'est réellement pour des raisons qui tiennent à l'idiome utilisé et recréé par Synge. L'anglo-irlandais dans lequel la pièce est écrite est un dialecte irlandais de l'anglais structuré en profondeur par la syntaxe d'une autre langue, le gaélique. Ce métissage de deux langues en contact — lexi-

que anglais (à part quelques vocables) syntaxe gaélique — est impossible à transposer en français. Dans les pays ou les régions de bilinguisme ou de parler dialectal (Québec, Belgique, Louisiane, Antilles, Afrique francophone...) on peut imaginer — il en existe — des adaptations du *Baladin du Monde Occidental*. Encore que le croisement des langues s'effectue le plus souvent sur le mode de la contamination lexicale, non sur celui de la superposition d'une syntaxe autochtone et d'un lexique étranger. Mais il n'y a pas d'équivalent imaginable en France et les parlers régionaux sont difficiles à manipuler. Comme l'écrit François Regnault¹ « la domination du français en France depuis quelques siècles fait ouïr dans toutes les tentatives d'introduire en lui des tournures ou des mots patoisants la voix d'une inévitable Bécassine ». De surcroît l'utilisation, même habile, des parlers dialectaux français — fût-ce le breton — créerait des effets indésirables. On ne peut pas faire dire « Fouchtra ! » à un brigadier du Latium. De même choisir de faire parler picard ou gascon un paysan irlandais, c'est faire apparaître « physiquement » un Picard ou un Gascon, non un paysan irlandais dans l'imaginaire du spectateur. J'ai songé un temps à « inventer » un parler paysan composite, fait d'un montage de locutions dialectales ou patoisantes dont l'origine n'eût pas été reconnaissable. Mais outre que cette recherche aurait nécessité des mois de documentation et d'expérimentation que l'urgence d'une commande ne m'a pas offerts, je ne suis pas certain que le résultat eût été théâtralement satisfaisant. L'effet d'obscurcissement du texte n'eût guère été évitable.

Il n'en reste pas moins qu'il faut marquer la différence de l'anglo-irlandais à l'anglais et rendre compte de la langue de Synge, difficulté essentielle que la plupart des traductions antérieures ont eu tendance à éluder. La première traduction de la pièce, celle de Maurice Bourgeois², offre un décryptage philosophiquement exact³ mais est totalement dépourvue de lyrisme. Elle naturalise, francise, abruse l'insolite langage irlandais et se contente de proposer à l'aide d'élisions et de tournures faussement patoisantes et rurales (« oui-da... Je ne vous le disais-t-y pas... Je ne m'en vas pas »...) un parler populaire peu crédible. La traduction de Fouad El Etr⁴, d'une plus belle venue poétique, est moins fiable sur le plan linguistique. Tout en préservant la folie et la sauvagerie de l'œuvre, elle opte pour un niveau de langue relâché, vulgaire ou familier à la mode citadine et contemporaine. Pegeen « casserait la gueule (*would knock the heads*) des deux premiers venus dans le village » Michael James demande : « Tu allais te tirer, hein ? » (*You'd be going, is it ?*). Il y est question de bicoque, de feuille de chou, du type d'en face, de flics, là où Synge parle de maison, de journal, de l'homme là-bas, ou de gendarmes. La langue de Synge n'est pas argotique ou familière, la vulgarité lexicale ne rend pas l'étrangeté de l'idiome utilisé. Car même si les expressions employées étaient — et parfois sont — courantes en Irlande, elles restent bizarres ou inhabituelles par rapport à la langue de base qui est l'anglais. C'est aussi un irlandais plus irlandais que nature. Seule la traduction injustement méconnue

de François Regnault⁵ tente d'introduire dans le français la différence de l'anglo-irlandais à l'anglais. Elle s'oblige à conserver l'ordre des mots original et parvient à créer des effets expressifs ou étranges en pratiquant un littéralisme de bon aloi. Cette littéarité toutefois baroque le texte et génère un effet de littéralité maniériste obscurcissant le sens et gommant l'efficacité rythmique et musicale de la pièce. Le choix du tour « Or lui marchant le monde » pour rendre l'anglo-irlandais *and he walking* par exemple opacifie un texte qui est d'un style moins sophistiqué.

Profitant pour ma part de l'apport de mes devanciers et conscient de m'inscrire dans une chaîne, j'ai tenté de conjuguer immédiateté et étrangeté, compréhension et insolite, oralité et brisures rythmiques. La forme que la syntaxe du gaélique imprime dans l'anglais parlé en Irlande se caractérise par la densité, l'élimination des mots outils, des articulations grammaticales, l'anglo-irlandais substituant par exemple la coordination à la subordination, supprimant les relatifs, utilisant l'inversion et la relance. Plus encore qu'un sociolecte paysan, cela crée une langue brute, plastique, intense de par sa concentration même. C'est cela surtout que j'ai cherché à rendre, usant constamment d'anacoluthes, de torsions syntaxiques et de ruptures rythmiques. Sans que ce travail de l'insolite se fasse aux dépens de la clarté de l'écoute. Comme dans mes traductions shakespeariennes j'ai été particulièrement attentif à la systématique du texte au plan du mot, de la prosodie et du rythme, traduisant notamment un mot répété par le même mot en français. Car la composition musicale de l'œuvre est rigoureuse. La récurrence des mêmes mots ou expressions (*destroyed* [= exténué ou tué], *the like of him*, *God help me*, *surely*, *the lot of you*, *the way* [= de sorte que], etc.) produit un effet d'orchestration thématique, rythmique et tonale qu'il faut préserver. Toutefois la traduction ne peut pas toujours se penser en termes de symétrie et, sur certains points, traduisant par exemple l'expression *the like(s) of you/them* (= du genre de...) dont Synge use et abuse, par la même locution légèrement incorrecte du français parlé « un pareil que toi/des pareils qu'eux », j'ai jugé qu'une trop grande rigueur devenait raideur et l'exactitude trahison. J'ai parfois opté pour un tour expressif différent. La musicalité de l'œuvre, c'est aussi la profusion d'effets allitératifs délibérés que j'ai presque toujours essayé de rendre.

Il reste — je l'ai dit — un immense sentiment de défaillance, mais aussi l'espoir que le plaisir du traducteur communiquera à l'auditeur l'émerveillement né de la (re)découverte d'un si grand texte. ■

1. Qui analyse de façon plus complète et plus fine les particularités de la langue de Synge dans l'introduction qui précède sa traduction (voir note 5).

2. Gallimard, Librairie Théâtrale, Collection Education et Théâtre, 1942. Cette traduction date de 1913.

3. Je remercie pour ma part Mme Christiane Joseph, Maître de Conférences à l'Université de Nanterre et M. Mark Mortimer, Professeur à l'Institut Britannique, d'avoir relu mon manuscrit avec vigilance et de m'avoir aidé de leurs suggestions et de leurs critiques. Tous deux sont spécialistes de la langue et de l'œuvre de J. M. Synge.

4. La déliante, 1974. Dessins de Raymond Mason ou illustrations de Topor selon les éditions.

5. *Omicar*. Bibliothèque du Graphe, 1975.

L'Homme d'Aran

C'est sur l'injonction de W.B. Yeats que Synge se rend pour la première fois sur les îles d'Aran situées au large de Galway sur la côte ouest de l'Irlande.

Il se mêle à la vie quotidienne des habitants, recueille légendes et anecdotes, dont celle du criminel en fuite caché sur l'île qui servira de point de départ au *Baladin*, est ému par « l'étrange beauté des femmes ». Il éprouve un sentiment d'appartenance et d'isolement par rapport à ce monde. C'est sous ces cieux changeants qu'il se découvre lui-même et devient véritablement écrivain.

« Je suis revenu à Inishmaan et cette fois-ci j'ai eu beau temps pour la traversée. Depuis le matin, l'air était illuminé de soleil et il faisait presque une journée d'été quand nous avons pris la mer à midi avec Michael et deux autres hommes venus me chercher en canot. Le vent était favorable : on a hissé la voile et Michael s'est assis à l'arrière pour gouverner avec un aviron tandis que je ramais avec les deux hommes.

Nous avons fait un bon repas arrosé et ce brusque réveil de l'été a réchauffé en nous une agréable gaieté rêveuse qui nous a fait crier de joie pour entendre nos voix passer au-dessus du scintillement bleu de la mer. Même après les gens de l'île du sud, ces hommes d'Inishmaan semblent émus par d'étranges sympathies archaïques avec le monde. Leur humeur s'accordait avec une merveilleuse finesse au caractère du jour et leur ancien gaélique semblait si rempli d'une divine simplicité que j'aurais aimé mettre cap à l'ouest et ramer avec eux pour l'éternité.

Je leur ai dit que je retournais à Paris dans quelques jours pour vendre mes livres et mon lit. Ensuite je reviendrai pour devenir aussi fort et simple qu'eux, les gens des îles de l'ouest. »

Les Iles d'Aran
Traduction Hubert Comte
Editions Maritimes



Synge dans les Aran

Sel écumé de la mer aiguise
les lames de quatre vents.
Ils pèlent des arpens
de roche compacte, rognent
une croûte de terre ridée ;
des mufles de taureaux sont taillés
dans les falaises.

Des habitants de l'île aussi
appellent à être sculptés. Remarquez
la grimace pointue, la bouche
gravée comme une ancre à l'envers
et la tête polie
grosse de noyades.

Là
le voici qui vient, une plume robuste
grattant dans sa tête ;
la pointe limée sur un vent de sel
et trempée dans la mer aux mélodées funèbres.

Seamus Heaney
Mort d'un naturaliste 1966
Traduction : Jérôme Hankins

Source du Baladin

Un autre vieux, le plus ancien de l'île me parle souvent d'un homme du Connaught qui tua son père d'un coup de bêche dans un moment de colère puis s'enfuit à cette île-ci pour s'en remettre à la miséricorde de certains indigènes auxquels il était, dit-on, apparenté. Ils le cachèrent dans un trou — que le vieux me montra — et le gardèrent en lieu sûr pendant des semaines, quoique les gendarmes fussent venus à sa recherche et qu'il entendit leurs bottes craquer sur les pierres au-dessus de sa tête. Malgré la récompense offerte, l'île resta incorruptible et avec bien du mal l'homme fut expédié en Amérique, sain et sauf.

Cet instinct d'abriter le criminel est universel au pays d'ouest. Il semble en partie dû à ce qu'on associe la justice à la juridiction anglaise détestée, mais plus directement au sentiment primitif de

Ces gens — qui ne sont jamais des criminels, pourtant toujours capables d'un crime —, qu'un homme ne commet pas de mauvaise action à moins d'être sous l'influence d'une passion aussi irresponsable qu'une tempête en mer. Si un homme a tué son père, et qu'il est déjà navré et accablé de remords, on ne voit pas de raison pourquoi la loi l'emmènerait pour le tuer.

Pareil homme, disent-ils, se tiendra tranquille tout le restant de sa vie, et si vous insinuez qu'il faut le punir pour l'exemple, ils demandent : « Personne tuerait-il son père s'il pouvait s'en empêcher ? »

John Millington Synge,
Les Iles d'Aran
Traduction Léon Bazalgette
Editions Rieder

□ La Querelle du *Baladin*

Au *Théâtre de l'Abbaye* s'invente au début de ce siècle une littérature dramatique et un art scénique nouveaux. « Le théâtre pour lequel ces pièces furent écrites, a été créé par sept personnes : quatre acteurs, Sarah Allgood, sa sœur Maire O'Neill, des jeunes filles d'une usine de stores qui adhèrent à une société patriotique ; William Fay, Frank Fay, installateur d'appareils électriques et un employé comptable qui montait des pièces dans un café ; trois écrivains, Lady Gregory, John Synge et moi. » (Yeats *Introduction à mes pièces*).

Les difficultés ne sont pas seulement matérielles. Dans une période d'effervescence politique et artistique chaque spectacle prête à discussion. La création du *Baladin* provoque des réactions violentes. La pièce de Synge par sa vigueur et son ambiguïté rompt avec les habitudes et ne délivre pas de message.

« Cher Mac Kenna,
Avez-vous entendu parler de la Querelle du *Baladin* ? Je vous en envoie une copie et quelques coupures de presse, je n'ai pas les plus fournies car j'ai renoncé à me procurer ou à garder les coupures, c'est un tel fléau ! Avez-vous su que nous avons dû engager cinquante-sept sergents pour empêcher que la scène ne soit envahie et que durant quatre nuits on ne pouvait rien entendre à cause des huées ? Nous étions soutenus, tout de même, par certains jeunes gens, et je crois finalement — nous croyons tous — que nous avons gagné du terrain à Dublin, mais dans le pays et en Amérique (où on ne peut entendre qu'un son de cloche) nous nous en sommes mal tirés. Lady Gregory et Yeats en souffrent plus que moi. Je me demande si vous savez que "Dublin" et le "Freeman" se sont sentis très outragés parce que j'ai utilisé le mot "dessous" au lieu du mot "chemise" pour désigner un article de lingerie fine, et peut-être même que le simple fait de l'avoir nommé suffit (...).

Avez-vous su que O'Donoghue avait écrit une lettre au "Freeman's journal" pour prouver que je ne connaissais rien à la paysannerie irlandaise... je regrette parfois d'avoir quitté ma mansarde rue d'Assas — cela semble étrange d'écrire ces mots à nouveau — la vulgarité, l'ignorance, la bassesse de certaines attaques que j'ai subies m'ont pas mal dégoûté de la classe moyenne irlandaise catholique. Comme vous le savez, j'éprouve la plus totale admiration pour les paysans irlandais et pour les Irlandais de génie connu ou inconnu — merci de saluer — mais entre les deux il y a une masse impie de pourceaux à la face épaisse et adipeuse. Ils sont à Dublin, Kingstown et hélas dans toutes les villes du pays — ça pue la bière dans tous les comités de Guardians. Savez-vous que les Guardians dans tout l'Ouest et le Sud ont adopté des résolutions me condamnant moi et le gouvernement français ? L'humour irlandais est mort, MacKenna, et j'ai une grippe... »

J. M. Synge (avril 1907)
Traduction Julie Bousquet

« Cher Monsieur¹,
J'approuve, en effet, la plupart de vos remarques — en particulier lorsque vous notez que j'ai écrit *Le Baladin* comme une tranche de vie, sans savoir ou même sans m'inquiéter de savoir si c'était une comédie, une tragédie ou une extravagance ou si l'on attribuerait à cette pièce une intention particulière — également lorsque vous parlez tout à fait à propos et très justement du "miroir" de Shakespeare. De même, vous comprenez — ce qui semble impossible à faire comprendre aux gens de Dublin bien que cela soit évident — que la sauvagerie et, si vous le voulez, les vices de la paysannerie irlandaise sont dus, de même que leurs extraordinaires et diverses qualités, à la richesse de leur nature, chose inestimable s'il en est. »

J. M. Synge (février 1907)
Traduction Julie Bousquet

Le Baladin du monde occidental fut créé en France le 12 décembre 1913, dans une mise en scène de Lugné-Poe, au Théâtre Antoine.

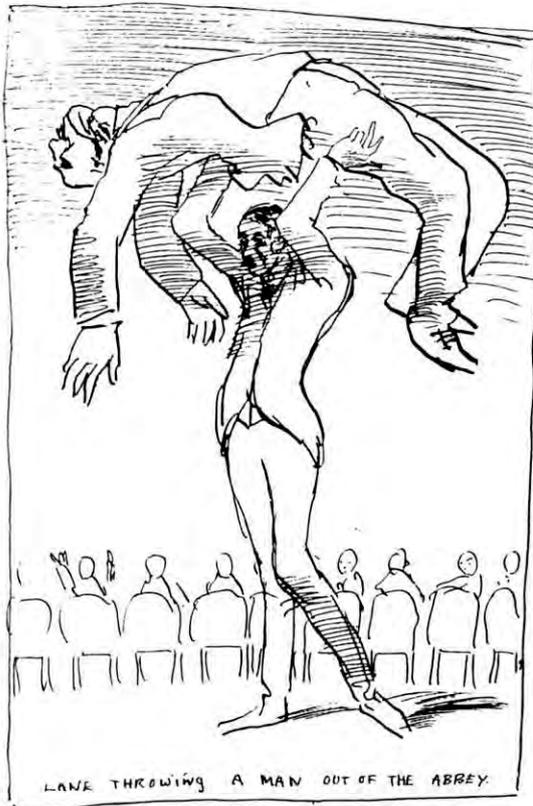
« Les poètes furent vivement frappés par ce rire tragique si nouveau ; c'est que les poètes ont toujours plus ou moins tenté de tuer leur père, mais c'est une chose bien difficile, témoin le Playboy, et voyant la salle le jour de la générale, je me disais : "trop de pères, pas assez de fils". »

Guillaume Apollinaire,

Chronique mensuelle dans *Les Soirées de Paris*

« Le singulier pouvoir de domination sur soi-même et sur les autres que confère l'humour, si l'on voulait l'enfermer dans un talisman, il semble que celui-ci devrait contenir un peu de terre d'Irlande, et c'est un sachet de cette terre en ce qu'elle a de plus frais et de plus parfumé qu'offre avant tout l'œuvre dramatique et

¹ I. M. J. Nolan.



« Lane throwing a man out of the Abbey ». Expulsion d'un spectateur pendant les premières représentations du *Baladin du Monde Occidental*. Dessin de William Orpen.

souligner que, pour avoir été omise jusqu'à ce jour, une explication des plus satisfaisantes des données immédiates de la pièce trouverait à s'ordonner purement et simplement autour du « complexe d'Œdipe » ? L'important est que l'exploration du « contenu latent » entraîne ici devant une rosace de significations tendant à valoir sur plusieurs plans en même temps qu'à valoir pour tous, comme si, avec *Le Baladin*, l'on avait affaire à un précipité du rêve universel.

André Breton,
Anthologie de l'Humour Noir

« Quand un pays produit un homme de génie, celui-ci n'est jamais ce que le pays veut ou croit qu'il veut ; il ne ressemble jamais à l'idée que le pays a de lui-même... »

Synge fut le jaillissement du feu enfoui, l'explosion de tout ce qui avait été nié ou refusé, une furieuse impartialité, un turbulent chagrin indifférent à tout. Son œuvre allait dire tout ce que les gens ne voulaient pas qu'on dise. »

William Butler Yeats,
La Mort de Synge

poétique de John Millington Synge. Au sommet de cette œuvre, *Le Baladin du monde occidental* non seulement apparaît comme à George Moore « la pièce la plus significative de ces deux cents dernières années », mais encore a le don de lever sur le théâtre de l'avenir, tel qu'il doit être, l'épaisseur de milliers de rideaux. C'en est fait avec elle des formules surannées sur lesquelles tente vainement de se recréer à notre époque le moyen d'expression qu'un Eschyle, un Shakespeare ou un Ford ont élevé au-dessus de tous les autres mais qui aujourd'hui a derrière lui des siècles d'avilissement. Il s'agit, comme l'a observé M. Antonin Artaud, de « retrouver le secret d'une poésie objective à base d'humour à laquelle a renoncé le théâtre, qu'il a abandonné au Music-Hall et dont le Cinéma ensuite a tiré parti »... Pour un critique irlandais, il ne fallait y voir qu'une dramatisation de la plaisanterie de Baudelaire entrant dans un restaurant parisien en criant bien haut : « Après avoir assassiné mon pauvre père... » au grand ahurissement des assistants. Pour les traducteurs allemands, elle symbolisait la lutte de la « jeune Irlande » contre la « vieille Irlande ». Pour d'autres encore, rien moins que la lutte de la matière contre l'esprit. Est-il besoin de



« The End of the race », la fin de la course, dessin de Jack Butler Yeats, illustration pour *Le Baladin du Monde Occidental*.

« Buck Mulligan réfléchissait, intrigué :
 — Shakespeare ? dit-il. Je crois que j'ai entendu ce nom-là.
 Un fugace sourire ensoleilla sa face épaisse.
 — Eh parbleu, dit-il triomphant, ça me revient. Le type qui écrit à la manière de Synge. »

James Joyce, *Ulysse*

Préface de *La Noce du Rétameur*

Le degré de sérieux — dans l'acception française du terme — d'une pièce de théâtre ne tient pas au fait qu'on y aborde des problèmes sérieux en soi, mais à la qualité de la nourriture, pas très facile à définir, qu'on offre à l'imagination. Il ne faut pas aller au théâtre comme on va à la pharmacie ou au bistrot, mais plutôt comme on se rend à un dîner où les aliments, nécessaires à l'existence, seront un plaisir et une fête. Il en était presque toujours ainsi en Espagne, en Angleterre et en France quand l'art dramatique était à son apogée — l'enfance et le déclin du théâtre tendent à être didactiques ; mais de nos jours, le théâtre se propose trop souvent de nous faire ingurgiter des problèmes oiseux comme on avale des médicaments ou des comédies musicales, comme on se soûle à l'absinthe ou au vermouth.



Une pièce, tout comme une symphonie, n'enseigne ni ne prouve rien. Les penseurs avec leurs problèmes et les professeurs avec leurs systèmes se démodent aussi vite que la pharmacopée de Galien — voyez Ibsen et les dramaturges allemands —, cependant que les meilleures pièces de Ben Jonson et de Molière ne peuvent pas plus se démoder que les mûres sur les ronces.

De tous les aliments de l'imagination, l'humour est l'un des plus nécessaires et il serait dangereux de l'éliminer ou même de le limiter. Baudelaire définit le rire comme la manifestation essentielle de l'élément satanique en l'homme. Quand un pays perd son sens de l'humour, comme cela arrive dans certaines villes d'Irlande, il faut s'attendre à ce que les esprits deviennent morbides, comme l'était celui de Baudelaire.

Dans la plus grande partie de l'Irlande cependant, la plupart des gens, des ferblantiers au clergé, ont encore une façon de voir la vie empreinte d'un humour gai et généreux. Je ne pense pas que ces gens de la campagne, qui ont un tel sens de l'humour, soient fâchés d'être l'objet d'une moquerie sans méchanceté comme l'ont été les gens d'autres pays dans leurs comédies.

2 décembre 1907

J.-M. Synge

Traduction Céline Zins

Claude Duparfait

1987 : Ecole de Chaillot - Vitez, Kokkos, Winling, Recoing, Seweryn.

1988 : Conservatoire National d'Art Dramatique, classes de Madeleine Marion et Philippe Adrien.

1989 : *Le Nouveau Menoza* de Jacob Lenz - Mise en scène : François Rancillac.



Aude Briant

1987-1989 : Conservatoire National d'Art Dramatique.

Classes de Jacques Sereys, Michel Bouquet, Georges Werler, Jean-Pierre Vincent, Daniel Mesguich.



Maïté Nahyr

Née à Anvers, d'origine sud-américaine. Enfance voyageuse.

1^{er} Prix du Conservatoire de Bruxelles.

Théâtre

Avec Philippe Adrien :
La Visite d'après L'Amérique de Kafka
La Poule d'eau de Witkiewicz.
Ubu Roi d'Alfred Jarry.
Mr de Pourceaugnac de Molière.

Avec Hans Peter Cloos :
Susn d'Achternbusch.
Purgatoire à Ingolstadt de Marie-Luise Fleisser.
Le Petit Mahagonny de B. Brecht.

Avec Christian Colin :
La Peau dure de Raymond Guérin.

Avec Daisy Amias :
Romance of Mexico de J.-P. Thibaudat.

Avec Sophie Loucachewsky :
Les Désossés de Louis-Charles Sirjacq.

Avec Antoine Vitez :
Ubu Roi d'Alfred Jarry.
Electre de Sophocle.

Avec Alain Françon :
Une lune pour les déshérités d'Eugene O'Neill.

Participation à plusieurs « cartes blanches » de Théâtre Ouvert.

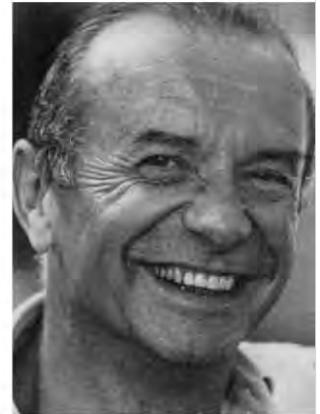
Cinéma

A travaillé avec Fellini, Polanski, Gainsbourg, Léos Carax...

Télévision

Avec : Jeanne Labrune, Claude Santelli, Jacques Fansten, Marie-France Pisier...

En 1988-1989, Bourse Léonard de Vinci du ministère des Affaires étrangères.



Guillaume de Tonquédec

1987-1989 : Conservatoire National d'Art Dramatique.

Classes de Pierre Vial, Michel Bouquet, Georges Werler, Jean-Pierre Vincent, Daniel Mesguich.

A travaillé au théâtre avec Christine Narowitch et Noëlle Vincent, au cinéma avec Jean-Charles Tacchella et Claude Zidi, à la télévision avec Charles Brabant pour *Les Nuits révolutionnaires*.

2

Alain Macé

Théâtre

Arlequin valet de deux maîtres (Goldoni) - Jean-Louis Thamin.

AQ (J. Jourdeuil - Lou Sin) - Aquarium J. Nichet

La Jeune Lune (création collective) - Aquarium.

Le Défi de Molière (P. Adrien) - P. Adrien.

La Visite (Kafka) - P. Adrien.

M. de Pourceaugnac (Molière) - P. Adrien.

Oedipe Roi (Sophocle) - D. Llorca.

Arthur (P. Vialleles) - D. Llorca.

La Force de tuer (Nören) - F. Jacob.

Cinéma

L'Ennemi public n° 2 - E. Niermans.

4

Danton - A. Wajda.

Le Graal - D. Llorca.

Le Radeau de la méduse - I. Azimi.

Jacques Échantillon

Après le Conservatoire National d'Art Dramatique, il joue pendant dix années Figaro, Arlequin, Sganarelle, Scapin avec Barsacq, Tamiz, Dubois, Dasté, Tréhard.

En 1969 après le succès du Ruzzante présenté à l'Atelier, il fonde avec France Darry la compagnie Les Vilains et présente *Le Baron perché* d'après Calvino, *L'Espace du Dedans* d'après Michaux... En 1975, nommé responsable du Centre Dramatique National du Languedoc-Roussillon, il anime Les Tréteaux du Midi et monte notamment *Jésus II*¹ de Deltail, *Splendeur et mort de Joachim Murieta* de Neruda, *La Résistible ascension d'Arturo Ui* de Brecht, *Faut pas payer* de Dario Fo. Il fait également des mises en scène à la Comédie-Française, à l'Odéon, au Théâtre de la Ville, à Rotterdam, Mexico, Bruxelles...

6

1. Claude Duparfait ; 2. Aude Briant ; 3. Maïté Nahyr ;
4. Guillaume de Tonquédec ; 5. Alain Macé ;
6. Jacques Echantillon ; 7. Philippe du Janerand ;
8. Robert Lucibello. (M. Ginot)

En 1982 *Mort accidentelle d'un anarchiste* de Dario Fo inaugure les activités de la nouvelle compagnie Darry-Echantillon.

En 1987 Jacques Nichet lui propose de renouer avec son métier d'acteur dans *Le Rêve de d'Alembert*².

Philippe du Janerand

Théâtre

Prends bien garde aux Zeppelins (1977-1981) - Didier Flamand.

Great Britain (1984) de Marlowe - Hugues Anglade.

La Nuit même (1987) de J. Danan - Alain Bezu.

Pionniers à Ingolstadt (1987) de M. L. Fleisser - Bérengère Bonvoisin.

Le Barbier de Séville (1988) de Beaumarchais - Alain Bézu.

Abschied (1988) - Bernard Chatelier.

Au Perroquet vert (1989) d'A. Schnitzler - M. Dydim.

Une nuit de Casanova (1989) de F. Cuomo - G. Lezy.

AUTEUR ET METTEUR EN SCÈNE

L'Asile de Thélème (1971) - Avignon

La Matiouette (1980) - Adaptation et mise en scène

Cinéma

Plein Sud (1980) - Luc Beraud.

Interdit aux moins de treize ans (1981) - J.-L. Bertucelli.

Nikita (1989) - Luc Besson.

Télévision

Avec : Raoul Sangla, Robert Enrico, Guy Lessertisseur, Bernard Queysanne, Bruno Gantillon, Jean-Claude Giudicelli, José-Maria Berzosa, Joséé Dayan, K. Bidermann...

Robert Lucibello

Débuts professionnels en 1969 avec Hubert Gignoux, Jean Dasté, Antoine Vitez, Yves Kerboul, Stelio Lorenzi...

Théâtre

La Novia (1977) et *Noticias del Caribe* (1989) - Bruno Boëglin.

Maître Puntilla et son valet Matti (1978-79) - Georges Lavaudant.

La Résistible ascension d'Arturo Ui (1979) et *Faut pas payer* (1980-81) - Jacques Echantillon.

Superdupont (1981-1982), *Histoire du gros cochon* (1983-1986) et *La Femme du boulanger* (1985-1986) - Jérôme Savary.

Le Traducteur cleptomane (1987-1988) - Gilles Gleizes.

Les Emigrés (1989) - Michel Dibilio.

1. AVANT-SCÈNE n° 605.

2. AVANT-SCÈNE n° 816.

Nathalie Decrette

Théâtre Universitaire de Montpellier.
Chapeau les masques ! (1986).
Bajazet de Racine (1987-1988).
Le Roi Gordogane d'Ivsic (1989) - Mises en scène de Jacques Bioulès.

Chantal Joblon

La Savetière prodigieuse (1986-1987) - Jacques Nichet.
Les Occupants (1989) avec Graffiti entreprise.

Nathalie Duverne

1987-1989 : Ecole de Chaillot : Vitez, Kokkos, Winling, Recoing, Seweryn.

Théâtre

Pionniers à Ingolstadt (1988) - Bérengère Bonvoisin
Le Perroquet vert (1989) - Michel Didym.



En haut, à gauche :
 Nathalie Decrette ;
 ci-dessus : Chantal
 Joblon ; ci-contre :
 Nathalie Duverne.
 (M. Ginot)

□ Stimuler la création

par Danielle Dumas

Gérard Violette dirige le **Théâtre de la Ville**, un des plus grands théâtres parisiens, puisque la salle légèrement modulable contient environ mille places. La vue y est excellente, l'acoustique également, et le rapport entre la scène et la salle ne pose aucun problème. Le public aime cet amphithéâtre, particulièrement bien conçu pour la danse. Il en va autrement pour le théâtre.

« Il existe, bien sûr, des pièces qu'on peut jouer devant mille spectateurs. Mais, tout dépend des choix artistiques. Pour faire découvrir au public un chanteur inconnu, un jeune auteur, des musiques populaires, une salle de 200 à 400 places est nécessaire, comme à Chaillot, comme à la Colline. »

Il a fait faire des études pour savoir s'il était possible, dans son bâtiment, de trouver cette salle introuvable. Mais, le résultat fut négatif. Ni en creusant en bas, ni en surélevant ou en aménageant le haut, la seconde salle n'était réalisable. Les coûts de construction étaient absolument démentiels pour une définition très imparfaite. Gérard Violette a donc cherché ailleurs. « C'est ainsi que nous sommes allés à **L'Escalier d'Or**, puis à **l'Orangerie** de Sceaux, puis au **Théâtre de la Bastille**, et cette année, à **Paris Villette** avec *Eclats* de Catherine Anne. Nous nous efforçons, avec l'au-

teur, ou avec le metteur en scène de trouver le lieu théâtral le mieux adapté à la pièce, pour que se crée une cohérence dramaturgique. Une fois le lieu choisi, il faut s'entendre avec les directeurs de ces théâtres. Chaque accord est particulier, et demande une très grande souplesse, car il ne s'agit pas seulement de produire, ou de coproduire, mais de prendre en mains un théâtre en ordre de marche, et d'y amener notre public. » La Ville de Paris dont dépend le Théâtre de la Ville, a parfaitement compris l'enjeu artistique de ces accords. Gérard Violette a toujours été considéré comme un homme sérieux, bien qu'il prenne des risques dans sa programmation. « Il est toujours difficile de faire venir le public quand il s'agit d'un auteur contemporain. Quand on essaie de l'imposer, avec l'abonnement, il faut confier la mise en scène à des gens très connus : Jacques Lassalle, Jacques Nichet,



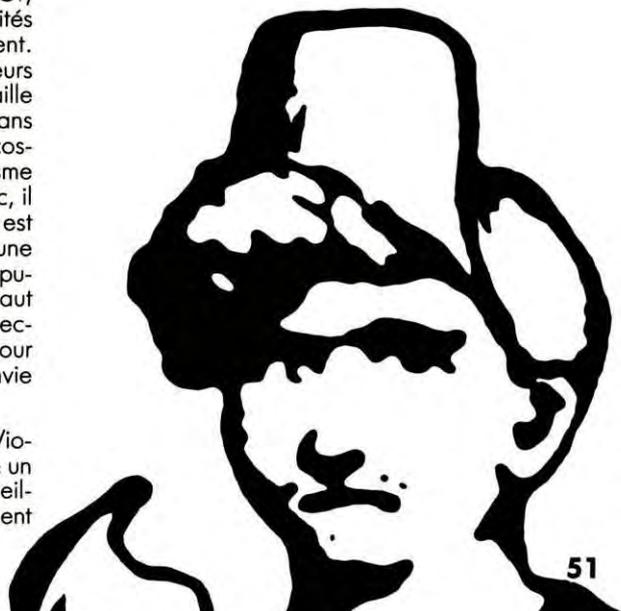
A gauche, Gérard Violette (Verhille) ; à droite, Jacques Nichet (Birgit).

Alain Françon. Ainsi, les abonnés sont sérieusement stimulés. Certains sont enthousiastes, d'autres déçus, mais c'est le seul système qui permette que le public découvre les auteurs vivants. Nous prenons le risque de la création, le risque d'être directifs à l'égard du public, nous essayons de le pousser à franchir le pas de la curiosité. »

Le bilan est positif, puisque le taux de fréquentation se situe entre 70 % et 100 %. Peu de directeurs de salle, à Paris avouent clairement leur jauge, et certaines petites salles qui se spécialisent dans les auteurs contemporains, ont bien du mal à remplir leurs fauteuils, et même, à jouer tous les soirs. Or, la création contemporaine s'accroît, des possibilités considérables existent, des demandes affluent. Cependant, le public stagne. Entre les amateurs éclairés, très sollicités et le grand public, la faille demeure. Gérard Violette ne veut pas tomber dans les spectacles « médiaticopopulistes ou médiaticosnobinards. » Il reconnaît qu'il existe un dynamisme au niveau de l'affiche, mais pour attirer le public, il croit à la qualité et à la diversité : « La diversité est d'abord une réflexion personnelle avant d'être une politique, je soutiens que c'est une façon d'être populaire, car être populaire, c'est être diversifié. Il faut pouvoir satisfaire tous les goûts : présenter un spectacle de chansons, ou un spectacle plus pointu, pour toucher tous les publics et leur donner à tous, l'envie de venir au **Théâtre de la Ville**. »

Pour combler tous ses publics potentiels, Gérard Violette s'est entouré de collaborateurs compétents : un conseiller théâtral, un conseiller musical, un conseiller pour la chanson. Ils travaillent beaucoup, étudient

les dossiers, les propositions, visionnent des vidéos, écoutent des disques, vont voir les spectacles, accueillent les auteurs. « Nous sommes curieux, comme on aimerait que le public soit. J'adore passer du théâtre à la danse, de la danse à la chanson, de la chanson à la musique. Bien sûr, j'ai mes préférences. Je m'entoure de gens compétents dans des domaines particuliers. J'ai remarqué que notre façon de travailler est extrêmement motivante et stimulante entre les genres. Tout repose sur la curiosité, et le travail. » ■



Sommaire 859

André Camp	1	Quand la décentralisation centralise...
John Millington Synge	3	Le Baladin du Monde Occidental
John Millington Synge	5	Préface
Jean-Michel Déprats	6	Note sur le titre de la pièce
Jean-Michel Déprats	42	Note sur la langue de Synge et la présente traduction
	45	La Querelle du Baladin
Danielle Dumas	50	Stimuler la création
Danielle Dumas	52	Scènes que j'aime
Monique Chausset	54	Magie et Poésie à Sarlat
	55	Livres

LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL

de John Millington Synge

Christy Mahon est arrivé dans ce village du Mayo (à l'Ouest de l'Irlande) après avoir, dit-il, tué son père. Tous l'admirent et le protègent. Les femmes se le disputent. Pegeen veut rompre ses sages fiançailles pour épouser le hors-la-loi, et la veuve Quin n'est pas insensible à ses charmes. Sans compter trois autres filles subjuguées par sa faconde. A la fête du village, il gagne tous les prix.

Mais voici qu'apparaît le vieux Mahon, ensanglanté. Est-ce un vivant ou un fantôme ?

Fra
Etran

46F 1